

ALDE

TROISIÈME PARTIE

NOMS DE PAYS

I Le nom

*chambres dont j'évoquais
l'usage dans mes
nuit*
Chap
15'
Balbec
1 pièce
sur celle-ci
reflétaient
dern style
Balbec

~~Rien ne ressemblait moins que les chambres de Combray, saupoudrées, des ciels de lit en peluche aux fauteuils de velours et des couvre-pieds de lampas aux rideaux de mousseline, par une atmosphère grenue, pollinisée, comestible et dévote, que la chambre du Grand-Hôtel de la Plage à Briquebeek que j'évoquais souvent aussi dans mes nuits d'insomnie et dont les murs passés au ripolin contenaient comme les parois polis d'une piscine où l'eau bleuit, un air pur, azuré et salin. Le tapissier bavaïois qui avait été chargé de l'aménagement de cet hôtel avait varié la décoration des chambres et fait courir sur trois côtés le long des murs de celle-ci, des bibliothèques basses à vitrines en glace dans lesquelles selon la place quelles occupaient et par un effet qu'il n'avait pas prévu se reflétait telle ou telle partie de tableau changeant de la mer, déroulant une frise de claires marines interrompues seulement par les pleins de l'acajou. Si bien que toute la pièce avait l'air d'un de ces dortoirs modèles qu'on présente dans les expositions du mobilier tout parés d'œuvres d'art de même style moderne et tirant logiquement leurs sujets du genre de site où l'habitation doit se trouver.~~

Mais rien ne ressemblait moins non plus à ce Briquebeek réel que celui dont j'avais si souvent rêvé, les

celle
1
1 he
av
ch
sur bois
1
1 q'infel
seuls
1 or ils d
d'œuvres
1 f'is q
diffuse
1 f'is q
celui q
et au y
des sujet

Du château de Guermantes
au côté de chez Swann



Carte postale ne figurant pas dans la vente.

EXPERTS

THIERRY BODIN

Syndicat Français des Experts Professionnels en Œuvres d'Art

Librairie Les Autographes

45, rue de l'Abbé Grégoire 75006 Paris

Tél. 01 45 48 25 31 – lesautographes@wanadoo.fr

JEAN LEQUOY

Librairie Giraud-Badin

22, rue Guynemer 75006 Paris

Tél. 01 45 48 30 58 – contact@giraud-badin.com

EXPOSITION À LA LIBRAIRIE GIRAUD-BADIN

à partir du mercredi 7 décembre de 9 h à 13 h et de 14 h à 18 h

SOMMAIRE

<i>Préface de Jean-Yves Tadié</i>	p. 5
Du Château de Guermantes	n ^{os} 1 à 14
Le Côté de chez Swann <i>Œuvres de Marcel Proust</i>	n ^{os} 15 à 21
Le Temps retrouvé <i>Correspondances & placard</i>	n ^{os} 22 à 48
Autour de Monsieur Proust	n ^{os} 49 à 54

Conditions de vente consultables sur www.alde.fr

Honoraires de vente : 25% TTC

En couverture le lot n°34. Placard d'épreuves 53 pour Du côté de chez Swann chez Bernard Grasset.

ALDE

*Maison de ventes spécialisée
Livres - Autographes - Monnaies*

Du château de Guermantes au côté de chez Swann

Vente aux enchères publiques

mardi 15 décembre 2022 à 14 h 15

LIBRAIRIE GIRAUD-BADIN

22, rue Guynemer 75006 Paris

Tél. 01 45 48 30 58

Commissaire-Priseur

JÉRÔME DELCAMP

ALDE BELGIQUE

PHILIPPE BENEUT

Boulevard Brand Withlock, 149

1200 Woluwe-Saint-Lambert

contact@alde.be - www.alde.be

Tél. +32 (0) 479 50 99 50

ALDE

MAISON DE VENTES AUX ENCHÈRES

1, rue de Fleurus 75006 Paris

Tél. 01 45 49 09 24 - Fax 01 45 49 09 30

contact@alde.fr - www.alde.fr

Agrément 2006-587

de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! »

avec cette
maladie
intermittente
qui repa-
rait chez lui
des qu'il n
est plus
malade,

Belbec

Rien ne ressemblait moins que les chambres de Combray, saupoudrées des ciels de lit en poluche aux tentures de velours et des couvre-plats de lampas aux rideaux de mousseline, par une atmosphère grasse, pollinisée, comestible et dévote, que la chambre du Grand-Hôtel de la Place à Bricsobas que j'avais puis souvent aussi dans mes nuits d'insomnie et dont les murs passés au ripolin contenaient comme les parois polis d'une piscine ou l'eau bleuit, un air pur, azuré et salin. Le tapissier bavaïrois qui avait été chargé de l'aménagement de cet hôtel avait varié la décoration des chambres et fait courir sur trois côtés le long des murs de celles-ci, des bibliothèques basses à vitrines en glace dans lesquelles selon la place quelles occupaient et par un effet qu'il n'avait pas prévu se reflétait telle ou telle partie de tableau changeant de la mer, déroulant une frise de claires marines, interrompues seulement par les pleins de l'acanjou. Si bien que toute la pièce avait l'air d'un de ces dortoirs modèles qu'on présente dans les expositions du mobilier tout parés d'ouvrages d'art de même style moderne et bien logiquement leurs objets du genre de site où l'habitation doit se trouver.

Mais rien ne ressemblait moins non plus à ce Bricsobas réel que celui dont j'avais si souvent rêvé, les

« On sent encore sous ses pas, disait-il, bien plus qu'au Finistère lui-même, et quand bien même des hôtels n'y superposeraient maintenant sans pouvoir y modifier la plus antique ossature de la terre, on y sent la véritable fin de la terre française, européenne, de la Terre antique. Des légendes, poèmes, romans à chaque pas. Et c'est le dernier campement de pêcheurs, pareils à tous les pêcheurs qui ont vécu depuis le commencement du monde, en face du royaume éternel des brouillards de la mer et des ombres. » Un jour qu'à Combray j'avais été Briquebec devant M. Swann pour voir s'il connaissait cette plage et s'il pouvait m'assurer que c'était le point le mieux choisi pour voir les plus violentes tempêtes, il avait répondu : « Je crois bien que je connais Briquebec. L'église de Briquebec, du x^m siècle, encore à moitié romane, est peut-être le plus curieux échantillon du gothique normand et si singulier, on dirait de l'art Persan. » Et ces lieux qui jusque-là n'avaient été pour moi que de la nature immémoriale, restée contemporaine des grands phénomènes géologiques, et aussi en dehors de l'histoire humaine que l'Océan lui-même ou la grande Ourse, avec ces sauvages pêcheurs pour qui, pas plus que pour les baleines, il n'y avait eu de moyen âge, c'avait été un grand charme de les voir tout d'un coup entrés dans la série des siècles, avoir connu l'époque romane et de savoir que le tréfil gothique était venu nervurer aussi ces rochers sauvages à l'heure voulue, comme ces plantes frêles mais vivaces qui, quand c'est le printemps, étoient çà et là la neige des pôles. Et le gothique apportait à ces lieux et à ces hommes une détermination qui leur manquait, mais lui en conférait une aussi en retour. Je ne me représentais pas seulement comme ces pêcheurs avaient vécu, le timide et insoupçonné essai de rap-

1/2 pack
3) Ammonia
per la prima
e 2
cassa

23 pages

Curran
Que

1800

que le
village
l'un des

Large natural
manicured

10

10

(Discreet)

after 2
has

Sp. alba

Long

pour Revue

cup,

the first
first letter
second

Combray, sauteuils aux rideaux

du Grand-
quais souv
les murs p
rois polis

1/2 des murs en gla

En effet

Modern Sign
lost part
liment. Legi
l'habitation
Mais rien

~~Handwritten text, possibly a signature or name, partially obscured by a vertical line.~~

1 lb. 1/2
wash with
the

lucida,

1. *Asperula* *Asperula*
2. *Asperula* *Asperula*
3. *Asperula* *Asperula*

... of art ...
... of ...
... of ...

que concerne
aux yuelles en
dits en rapport

Un jour qu'à Combray j'avais cité Bricquebec devant M. Swann pour voir s'il connaissait cette plage et s'il aurait mesuré que c'était le point le mieux

répondit : « Je crois bien que je connais Briquebœc. L'église de Briquebœc, du ^{xiii}^e siècle, encore à moitié romane, est peut-être le plus curieux échantillon du gothique normand et si singulier, on dirait l'œuvre

mi que de la nature immémoriale, restée contemporaine des grands phénomènes géologiques, et aussi en dehors de l'histoire humaine que l'Océan lui-même ou

pas plus que pour les baleines, il n'y avait eu d'âge, c'avait été un grand charme de les voir tout d'un coup entrés dans la série des siècles, avoir connu l'époque romane et de savoir que le trèfle gothique était

roule, comme ces plantes frêles mais vivaces qui, quand c'est le printemps, étoient çà et là la neige des pôles. Et le gothique apportait à ces lieux et à ces hommes une détermination qui leur manquait, mais

représentants pas seulement comme ces pêcheurs,
l'avaient vécu, le timide et insoupçonné essai de rap-

before
after

PRÉFACE

Voici un des derniers bouquets de l'année à déposer sur la tombe de Marcel Proust. Un bouquet, ou plutôt un « lierre momentané, flore fugitive », comme il est dit dans « Combray ».

Car cette réunion va être dispersée, chacun emportant quelques fleurs.

Certaines de ces lettres sont connues, mais l'apparition de leur version manuscrite les fait sortir de l'oubli où elles s'étaient plongées, et semblent avoir été écrites à nouveau aujourd'hui, tant l'autographe vit dans un éternel présent. D'autres lettres sont inédites, celles que nous citerons ici, dont un bel ensemble adressé à André Bénac, ami d'Adrien et Jeanne Proust, propriétaire à Beg-Meil, dirigeant d'une compagnie de chemin de fer et père d'un jeune homme tué à la guerre, en décembre 1914. Avec elles, c'est le monde de la jeunesse et de *Jean Santeuil* qui revit :

Marcel Proust écrivait à vingt ans ne pas craindre, à Beg-Meil, l'isolement et « le vent et la mer déchaînée ». Ce monde est ensuite détruit, comme Jean Bénac, un des modèles de Saint-Loup dans *Le Temps retrouvé*, que Proust dit ne pas avoir connu, alors que Pyra Wise a mis en évidence des lettres à une ancienne femme de chambre qui disent le contraire.

La mort, Proust y pense toujours, c'est pourquoi il est le champion toutes catégories de la lettre de condoléances ; le romancier se met à la place des destinataires et souffre plus qu'eux. Il songe à la mort des autres, mais quand il pense à la sienne propre, il plaisante et lui oppose un « immense éclat de rire » ; intoxiqué par une dose très excessive d'un de ses chers médicaments, il s'écrie dans une lettre à Duvernois : « Quand alors je pensais (dans la mesure où je pouvais penser) aux doses colossales que j'avais prises, l'idée que j'allais mourir fut dominée par l'immense éclat de rire de quelqu'un qui se soumet à la torture pour diminuer un toxique et croyant le faire, en prend 14 fois davantage », et il ajoute : « J'espère pourtant qu'on enterrera un homme désintoxiqué de la veille ! »

Et les manuscrits dont la disparition et la résurrection feraient tout un roman !

C'est l'église de Combray, deux pages pour *Du Côté de chez Swann*, sur l'un des thèmes les plus chers à Proust, symbole de l'architecture de l'œuvre. C'est aussi le placard 53 des épreuves Grasset, le dernier d'*Un Amour de Swann* et le premier de « Noms de pays : le nom », celui qui manque à la Fondation Bodmer et au fac-simile des éditions Gallimard !

Parmi les livres, les armes des Guermantes resplendissent comme au jour de septembre 1916 où Walter Berry offrait un exemplaire (de l'abbé de Pure, une victime de Boileau) à Proust, qui lui répond avoir « exhumé les Guermantes de leur tombe et tenté de rallumer l'éclat du nom éteint ». Les armoiries, c'est tout ce dont nous avons besoin, puisque la famille n'a donné à l'auteur que son nom, devenu le titre d'un des deux « côtés » de l'œuvre.

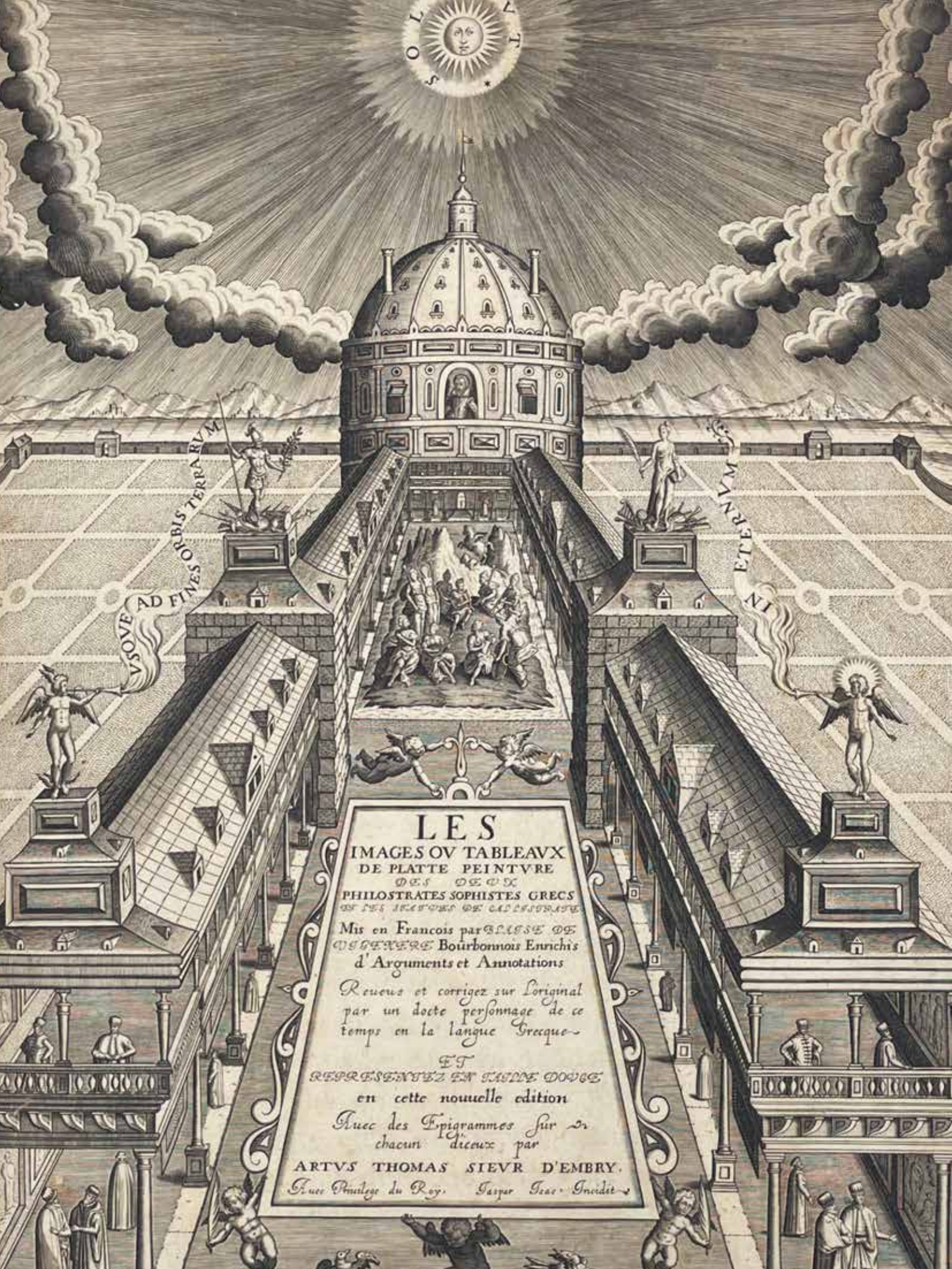
La mode est aux exemplaires dédicacés, de Baudelaire à Hugo, de Racine à Corneille, de César à Vercingétorix. Voici reparaître le fragile témoin des temps douloureux : c'est un exemplaire de *Du Côté de chez Swann* dédicacé à l'un des deux seuls interviewers de Proust, André Arnyvelde (anagramme de David Lévy), écrivain (en 1910, il avait composé, pour le cinéaste Capellani, un scénario au titre proustien, *La Puissance du souvenir*). Celui-ci avait publié dans l'hebdomadaire populaire *Le Miroir* une interview sensible – trop peut-être pour ne pas blesser – à la solitude et à la maladie de son interlocuteur. Proust, dans une lettre inédite de remerciement jointe au volume, semble prendre ses distances avec ce « poème » et avec « la figure whistlierienne, voire un peu poësque, de cet étranger, de ce malade, soudain surgi devant moi ». Arnyvelde fut arrêté le 10 décembre 1941, en même temps qu'un autre ami de Proust, René Blum. Au Camp de Compiègne, laissé malade et sans secours, comme bien d'autres anciens combattants de la guerre de 14 abandonnés par leur ancien chef, il y meurt à soixante ans, en 1942.

Voici encore l'exemplaire d'*À la Recherche du temps perdu* réimposé in-4°, rêve des bibliophiles, qui a appartenu à François Mitterrand, le président qui aimait les livres. Il possédait, dit-on, plusieurs éditions de Proust dans lesquelles on l'imagine figurer, serpentant au milieu des opinions opposées, également à l'aise avec Françoise et avec le marquis de Norpois, à défaut d'avoir été l'Ulysse d'Homère, aux mille ruses, aux mille livres...

Nul n'a mieux exprimé que Proust la mélancolie de l'autographe qui est de « se dire que tout ce qui était en vie au moment où cela fut écrit ne l'est plus au moment où on lit, vraiment c'est une grande douleur ».

Il nous appartient encore une fois aujourd'hui de redonner vie à tout ce qui fut écrit.

Jean-Yves Tadié



V SOVE AD FINES ORBIS TERRARUM

ETERNITATI

LES
IMAGES OV TABLEAUX
DE PLATTE PEINTURE
DES DEUX
PHILOSTRATES SOPHISTES GRECS
DE SES VIEUX DES CADASTRAUX

Mis en Francois par *BLAISE DE
VIGIERE* Bourbomois Enrichis
d'Arguments et Annotations

Reueus et corrigez sur l'original
par un docte personnage de ce
temps en la langue Grecque

ET
REPRESENTÉZ EN TOUTE DOUCE
en cette nouvelle edition

Avec des Epigrammes sur
chacun d'eux par

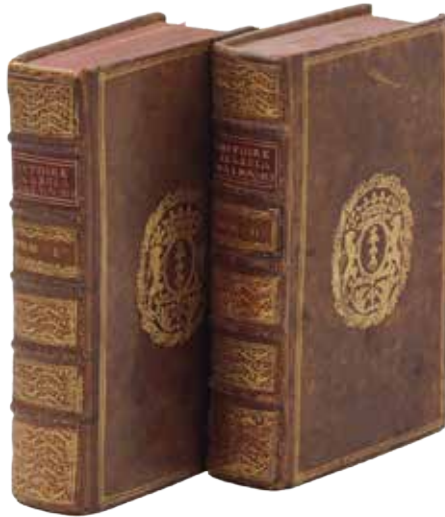
ARTVS THOMAS SIEVR D'EMBRY.
Avec Privilege du Roy. Gaspar Jacq. Incidit

Du Château de Guermantes

Le nom de Guermantes, immortalisé par Marcel Proust, fut, deux siècles auparavant, celui du financier Paulin Prondre de Guermantes (1650-1723), qui en avait acquis le château et la seigneurie en 1698. Grand Audientier de France et receveur des finances à Lyon, le nouveau seigneur de Guermantes fit aménager au goût du jour ce château d'Île-de-France en faisant appel à Jules Hardouin-Mansart pour les deux perrons et à André Le Nôtre pour le parc. Lorsque les travaux furent achevés, en 1710, Prondre de Guermantes, devenu l'un des plus puissants financiers du royaume, organisa de mémorables fêtes dans la longue galerie d'apparat du château, inspirée de la galerie des Glaces de Versailles.

Son fils unique, Paulin-Gabriel Prondre (1698-1775), appelé « marquis de Guermantes » à la suite de son achat de la terre de Ravenel, dans l'Oise, mena une vie tranquille entre Paris et Guermantes, qu'il quitta en 1750.

À la Révolution, Emmanuel-Paulin Prondre (1775-1800) fut le dernier comte de Guermantes propriétaire du château ; lorsqu'il revint d'émigration, en 1794, les bois qui l'entourent avaient été vendus comme biens nationaux...



1 [ALLEMAGNE]. Histoire ecclésiastique d'Allemagne, contenant l'érection, le progrès et l'état ancien et moderne de ses archevechez et evechez. Bruxelles, François Foppens, 1724. 2 volumes petit in-8, veau fauve, triple filet doré, armoiries au centre, dos orné, dentelle intérieure, tranches rouges (*Reliure de l'époque*). 200 / 300

ÉDITION ORIGINALE.

Cet ouvrage anonyme traite des archevêchés de Mayence, Trèves et Cologne dans le premier tome et de ceux de Salzbourg, Prague, Besançon, Magdebourg, Brême et Uppsala dans le second.

Elle est illustrée de 2 frontispices et de 15 vues de cathédrales dépliantes, gravés à l'eau-forte par Jacques Harrewyn.

EXEMPLAIRE AUX ARMES PRONDRE DE GUERMANTES.

Une coiffe arasée, un coin usé, des feuillets brunis.



2 BERRUYER (Isaac-Joseph). Histoire du peuple de Dieu, depuis son origine jusqu'à la naissance du Messie, tirée des seuls livres saints. Paris, Cailleau, Saugrain, e.a., 1728. 7 volumes in-4, veau marbré, triple filet doré, armoiries au centre, dos orné de caissons mosaïqués ornés d'un chiffre répété, tranches marbrées (*Reliure de l'époque*). 500 / 600

ÉDITION ORIGINALE.

Œuvre maîtresse de l'historien jésuite Isaac-Joseph Berruyer (1681-1758), l'*Histoire du peuple de Dieu* est une tentative originale d'adapter le texte biblique au goût du jour en le récrivant sous forme romanesque. Les éléments incongrus, voire hérétiques ou obscènes, que l'auteur introduisit dans l'histoire sacrée entraînèrent la mise à l'Index de l'ouvrage et sa condamnation par la Compagnie de Jésus, la Sorbonne et le Parlement de Paris. Berruyer poursuivit toutefois dans cette voie en dotant l'œuvre d'une deuxième partie en 1753 et d'une troisième en 1757.

EXEMPLAIRE AUX ARMES DE GABRIEL-PAULIN PRONDRE DE GUERMANTES (1698-1775), fils unique du financier Paulin Prondre, mort en 1723.

Deux coins usagés, quelques petits défauts aux reliures.

Brunet, I, 812.

3 [BOSCHERON]. Rêveries sérieuses et comiques. Œuvres diverses. Paris, Jacques Langlois, 1728. – Poésies diverses, contenant une Ode au Roy, une Ode à la Reine, et plusieurs autres pièces choisies. *Ibid.*, 1728. 2 ouvrages en un volume in-8, veau fauve, double filet doré, armoiries au centre, dos orné de caissons mosaïqués frappés d'un lis héraldique répété, dentelle intérieure, tranches rouges (*Reliure de l'époque*). 150 / 200

ÉDITIONS ORIGINALES RARES.

On sait peu de choses sur Boscheron, si ce n'est qu'il était correcteur en la Chambre des comptes et qu'il travailla également pour Jean-Paul Bignon à la Bibliothèque royale. Outre ces deux recueils de pièces en prose et en vers, assez fantaisistes, il a composé des biographies de François Charpentier et de Philippe Quinault, demeurées à l'état de manuscrit, et publié des recueils d'*ana*, tels les *Carpentariana* en 1724 et les *Varillasiana* en 1734.

EXEMPLAIRE AUX ARMES PRONDRE DE GUERMANTES.

Coiffes manquantes, un coin usé, mouillure en pied, quelques feuillets légèrement brunis.

Quérard, I, 424.



4 BUFFON (Georges-Louis Leclerc de). Œuvres complètes. Paris, Imprimerie royale, 1770-1780. 34 volumes in-12 (sur 54), veau fauve, triple filet doré, armoiries au centre, dos lisse orné à la grotesque, dentelle intérieure, tranches dorées (*Reliure de l'époque*). 400 / 500

Composition de l'exemplaire : *Histoire naturelle, générale et particulière*. 1774-1778. 13 vol. – *Histoire des animaux Quadrupèdes*. 1775-1777. 6 vol. (sur 13). – *Table des matières*. 1779. 1 vol. – *Histoire naturelle des Oiseaux*. 1770-1780. 14 vol. (sur 18).

Nombreuses planches hors texte, gravées principalement d'après Jacques de Sève.

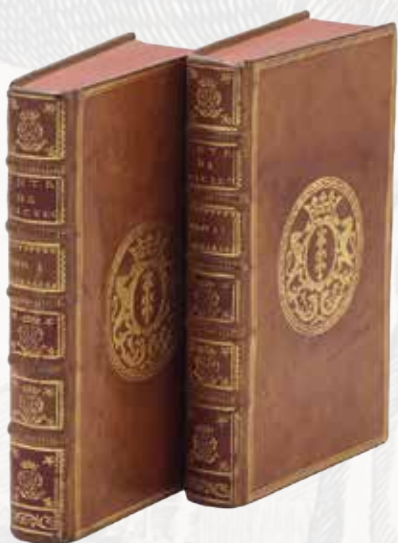
EXEMPLAIRE AUX ARMES PRONDRE DE GUERMANTES.

Manquent vingt volumes, à savoir les tomes II-III, VIII, X-XIII des *Quadrupèdes*, les tomes XV-XVIII des *Oiseaux* et les tomes I-IX des *Minéraux*. Petits défauts d'usage.

5 CICÉRON. Entretiens sur la nature des dieux. Paris, Gandouin, 1732. 2 volumes in-12, veau fauve, triple filet doré, armoiries au centre, dos orné de caissons mosaïqués frappés d'un chiffre répété, dentelle intérieure, tranches rouges (*Reliure de l'époque*). 100 / 120

Seconde édition de la traduction française de Pierre-Joseph d'Olivet, accompagnée de l'original latin et de remarques de Jean Bouhier. La première édition remonte à 1721, deux ans avant l'élection de l'abbé d'Olivet à l'Académie française.

EXEMPLAIRE AUX ARMES PRONDRE DE GUERMANTES.





6 GALLE (Théodore). *Illustrium imagines, ex antiquis marmoribus, numismatibus et gemmis expressæ, quæ exstant Romæ, major pars apud Fulvium Ursinum. Anvers, Imprimerie Plantinienne, 1606.* Petit in-4, veau fauve, triple filet doré, armoiries au centre, dos orné de pièces de maroquin fauve, citron et rouge alternées frappées d'un chiffre doré répété, dentelle intérieure, tranches jaspées (*Reliure du XVIII^e siècle*). 600 / 800

PREMIÈRE ÉDITION COMPLÈTE, EN PARTIE ORIGINALE, comprenant 17 planches de plus que l'originale de 1598.

Elle renferme un beau titre-frontispice et 168 portraits d'hommes illustres de l'Antiquité grecque et romaine, gravés à l'eau-forte par *Théodore Galle* d'après des bustes, médailles et pierres gravées de la collection Orsini.

Le graveur flamand *Théodore Galle* (1571-1633) avait été introduit, durant son séjour à Rome, en 1596, auprès du fameux antiquaire *Fulvio Orsini* (1529-1660). Il revint à Anvers avec un album de près de 250 dessins des objets formant cette extraordinaire collection. En 1598, il en grava une suite de 151, qu'il fit tirer à ses frais, chez Plantin, sans commentaire. Cette seconde édition publiée huit ans plus tard, à la demande et aux frais d'Orsini, joint à celles-ci 17 gravures supplémentaires, réunies en appendice, et un commentaire par *Giovanni Faber*, formant la seconde partie.

EXEMPLAIRE AUX ARMES DU FINANCIER PAULIN PRONDRE DE GUERMANTES (1650-1723).

Il a été relié sans le commentaire de Faber. Manques sur les coiffes et un coin, petit travail de ver sur 5 ff. de texte et 5 planches.

Imhof, G-14 – Brunet, V, 1019.

7 LA CHAUSSE (Michel-Ange de). *Le Grand cabinet romain ou recueil d'antiquités romaines. Amsterdam, François L'Honoré & Zacharie Chastelain fils, 1706.* In-folio, veau fauve, double filet doré, armoiries au centre, dos orné, dentelle intérieure, tranches rouges (*Reliure de l'époque*). 600 / 800



PREMIÈRE ÉDITION FRANÇAISE, traduite par le bénédictin Dom Joachim Roche sur l'originale latine de 1690.

L'illustration se compose d'un titre-frontispice par *Casper Luyken*, une vignette de titre par *Jan Goeree*, une vignette aux armes du dédicataire, *Léopold I^{er} de Lorraine*, et 43 planches hors texte non signées d'antiquités romaines sur lesquelles sont représentés 160 bas-reliefs, pierres gravées, statues, instruments sacerdotaux, lampes, urnes, bijoux, etc., y compris six curieux priapes.

EXEMPLAIRE AUX ARMES DU FINANCIER PAULIN PRONDRE DE GUERMANTES (1650-1723).

Le dos du volume est orné du lis de jardin au naturel qui figure dans ses armes.

Petit manque à la coiffe de queue, un mors fendillé, tache sans gravité au second plat.

Brunet, I, 1692 – Graesse, II, 90.



8 [LE VAYER DE BOUTIGNY (Roland)]. Observations sur un manuscrit intitulé Traité du péculet. S.l.n.n. [Bruxelles, François Foppens], 1666. Petit in-12, veau fauve, triple filet doré, armoiries au centre, dos orné de caissons mosaïqués de maroquin rouge et citron frappés d'un fleuron doré répété, dentelle intérieure, tranches jaspées (*Reliure du XVIII^e siècle*). 300 / 400

ÉDITION ORIGINALE.

Avocat au parlement de Paris, Roland Le Vayer de Boutigny (1627-1685) s'était fait connaître en participant à la défense de Nicolas Fouquet. En 1665, il fit scandale en publiant un *Traité de la peine du péculet* (i.e. détournement de fonds publics par un de ses administrateurs), crime dont le surintendant des Finances avait été reconnu coupable.

Le présent ouvrage est une défense et illustration du *Traité de la peine du péculet*, répondant paragraphe par paragraphe à une réfutation qui circulait en manuscrit (dont le texte est reproduit dans le corps de texte).

EXEMPLAIRE AUX ARMES DU FINANCIER PAULIN PRONDRE DE GUERMANTES (1650-1723), PROVENANCE INTÉRESSANTE POUR CET OUVRAGE.

Quelques petites rousseurs.

Willems, n°2023.

9 PELLISSON (Paul). Œuvres diverses. Paris, Didot, 1735. 3 volumes in-12, veau fauve, triple filet doré, armoiries au centre, dos orné de caissons mosaïqués de maroquin rouge et fauve frappés d'un chiffre doré répété, dentelle intérieure, tranches rouges (*Reliure de l'époque*). 200 / 300

PREMIÈRE ÉDITION COLLECTIVE, EN PARTIE ORIGINALE, publiée par l'abbé Jean-Baptiste Souchay, avec un portrait de l'auteur et un en-tête gravés par Scotin.

On y trouve notamment les discours sur le procès de Nicolas Fouquet, dont Pellisson (1624-1693) avait été le premier commis et qu'il refusa de renier après sa disgrâce, ce qui lui valut quatre ans de Bastille.

EXEMPLAIRE AUX ARMES PRONDRE DE GUERMANTES.

Trois coiffes arasées, pâle mouillure au premier volume.





10 PHILOSTRATE. Les Images ou tableaux de platte peinture. Paris, Veuve L'Angelier & Veuve Guillemot, 1614. In-folio, veau moucheté, triple filet doré, armoiries au centre, dos orné de caissons mosaïqués frappés d'un chiffre répété, dente intérieure, tranches jaspées (Reliure du XVIII^e siècle). 800 / 1 000

UN DES PLUS BEAUX LIVRES ILLUSTRÉS DU XVII^e SIÈCLE.

Première édition illustrée de la traduction française de Blaise de Vigenère, dont l'édition originale avait paru sans illustration en 1578. Dans *Les Images*, Philostrate, sophiste grec du III^e siècle de notre ère, décrit les œuvres d'art d'une antique galerie de Naples.

CHEF-D'ŒUVRE DU LIVRE BAROQUE FRANÇAIS, l'ouvrage est orné de 64 (sur 67) magnifiques gravures à pleine page, dont un titre-frontispice, dues à *Jaspar Isac*, *Léonard Gaultier* et *Thomas de Leu*. Dix d'entre elles ont été gravées d'après *Antoine Caron*, le collaborateur du Primatice à Fontainebleau.

EXEMPLAIRE AUX ARMES DU FINANCIER PAULIN PRONDRE DE GUERMANTES (1650-1723), receveur général des Finances à Lyon et président en la Chambre des comptes de Paris.

Manquent 3 ff. illustrés (pp. 23-24, pp. 31-32 et pp. 103-104). Coiffes manquantes, une charnière fendue, coins usés, pâle mouillure en tête, quelques rousseurs.

Brunet, IV, 620.

11 POPE (Alexander). Essai sur l'homme. S.l.n.n., 1736. – [SAINT-HYACINTHE (Thémiseul de)]. Recueil de divers écrits, sur l'amour et l'amitié, la politesse, la volupté, les sentimens agréables, l'esprit et le cœur. Bruxelles, François Foppens, 1736. 2 ouvrages en un volume in-12, veau fauve, triple filet doré, armoiries au centre, dos orné de caissons mosaïqués frappés d'un chiffre répété, dentelle intérieure, tranches rouges (Reliure de l'époque). 150 / 200

Éditions à la date de l'originale de ces deux ouvrages, dont le premier renferme la traduction française, par Étienne de Silhouette, de l'*Essai sur l'homme* et le second, divers écrits philosophiques et moraux par Saint-Hyacinthe, son éditeur, mais aussi la marquise de Lambert, l'abbesse de Fontevault, Rémond, Leveque de Pouilly et le marquis de Charost.

EXEMPLAIRE AUX ARMES PRONDRE DE GUERMANTES.

Charnière inférieure fendue, léger manque à un caisson, quelques feuillets légèrement brunis.

12 [ROUSSET DE MISSY (Jean)]. Histoire du cardinal Alberoni et de son ministère, jusqu'à la fin de l'année 1719.



11



13



14



La Haye, Veuve d'Adrien Moetjens, 1720. 2 tomes en un volume in-12, veau fauve, double filet doré, armoiries au centre, dos orné, dentelle intérieure, tranches rouges (Reliure de l'époque). 150 / 200

Nouvelle édition, illustrée de 5 cartes et plans dépliantes.

EXEMPLAIRE AUX ARMES PRONDRE DE GUERMANTES.

Petit manque à la coiffe de tête, un caisson dédoré, pièce de titre et gardes marbrées finales manquantes, rares rousseurs et brunissures.

On joint : RICHARD (René). *Parallèle du cardinal Ximenès et du cardinal de Richelieu*. Trévoux, Imprimerie de S.A.S., 1705. Petit in-12, veau fauve, double filet doré, armoiries au centre, dos orné de caissons mosaïqués frappés d'un lis héraldique répété, dentelle intérieure, tranches dorées (*Reliure de l'époque*). Seconde édition, imprimée à Trévoux par Étienne Ganeau, directeur de l'imprimerie du prince de Dombes. EXEMPLAIRE AUX ARMES PRONDRE DE GUERMANTES. Manque un caisson mosaïqué au dos, coiffe de tête arasée.

13 [SAINT-JORY (Louis Rustaing de)]. *Cœuvres mêlées*. Amsterdam, Z. Chatelain, 1735. 2 volumes in-12, veau fauve, triple filet doré, armoiries au centre, dos orné de caissons mosaïqués frappés d'un chiffre répété, dentelle intérieure, tranches rouges (*Reliure de l'époque*). 200 / 300

ÉDITION ORIGINALE.

Ce recueil réunit des nouvelles orientales, des poèmes, des lettres et trois comédies du chevalier de Saint-Jory : *Le Philosophe trompé par la nature*, *Arlequin en deuil de lui-même* et *Arlequin camarade du diable*.

EXEMPLAIRE AUX ARMES PRONDRE DE GUERMANTES.

Bel exemplaire.

Quérard, VIII, 345.

14 SIROT (Claude de Letouf de). *Mémoires et la vie de Messire Claude de Letouf, chevalier, baron de Sirot, lieutenant général des camps et armées du roy, etc., sous les règnes des rois Henry IV, Louis XIII et Louis XIV*. Paris, Claude Barbin & Charles Osmont, 1683. 2 tomes en un volume in-12, veau fauve, triple filet doré, armoiries au centre, dos orné de caissons de maroquin brun et rouge mosaïqués frappés d'un chiffre répété, dentelle intérieure, tranches dorées (*Reliure de l'époque*). 200 / 300

ÉDITION ORIGINALE.

Officier expérimenté, Claude de Letouf (1600-1652), baron de Sirot, avait servi dans les armées hollandaise et suédoise avant de se voir confier le commandement de l'aile de réserve durant la bataille de Rocroi. Ses mémoires ont été publiés après sa mort par sa fille, la comtesse de Pradines, avec un portrait gravé par Pierre Giffart et une planche armoriée illustrant la Généalogie de la maison de Letouf imprimée en fin de volume.

EXEMPLAIRE AUX ARMES PRONDRE DE GUERMANTES.

Manque infime sur une coiffe, deux coins usés, quelques petites mouillures éparses.

MARCEL PROUST
A LA RECHERCHE
DU TEMPS PERDU
TOME I

DU CÔTÉ
DE CHEZ SWANN

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME

Le Côté de chez Swann *Œuvres de Marcel Proust*



15 Marcel PROUST. *Les Plaisirs et les Jours*. Paris, Calmann Lévy, 1896. In-4, demi-maroquin bleu avec coins, tête dorée, non rogné, premier plat de couverture (*Reliure de l'époque*). 400 / 500

ÉDITION ORIGINALE.

Premier ouvrage de Marcel Proust, ce recueil de nouvelles et de poèmes en prose, préfacé par Anatole France, renferme également quatre pièces pour piano de Reynaldo Hahn.

L'illustration comprend 76 compositions florales de *Madeleine Lemaire*, dont 14 hors texte à fond teinté. Célèbre aquarelliste française, Madeleine Lemaire (1845-1928) présenta Reynaldo Hahn à Marcel Proust en mai 1894.

Dos légèrement passé, quelques frottements au dos et aux coins.

MARCEL PROUST

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

DU CÔTÉ
DE CHEZ SWANN



PARIS

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

16 Marcel PROUST. *Du côté de chez Swann*. Paris, Bernard Grasset, 1913. In-12, maroquin gris janséniste, filet intérieur doré, doublure et gardes de moire bleu ciel, tranches dorées, étui bordé (Alix). 4 000 / 5 000

ÉDITION ORIGINALE DU PREMIER TOME DE LA RECHERCHE, dont il n'a été tiré que 17 exemplaires en grand papier.

Proust, qui avait terminé d'écrire *Du côté de chez Swann* à l'automne 1912, l'a d'abord proposé à l'éditeur Fasquelle, recommandé par Gaston Calmette, le directeur du *Figaro*, mais une réponse tardant à venir, il le présenta à Gaston Gallimard, alors administrateur du comptoir d'éditions de la NRF. À la veille de Noël, toutefois, Proust reçut deux lettres de refus, de Fasquelle d'une part et de la NRF de l'autre. Proust prit alors contact avec Bernard Grasset, un nouvel éditeur qui venait d'obtenir les deux derniers prix Goncourt, auquel il proposa de publier *Du côté de chez Swann* à compte d'auteur, avec des conditions très favorables pour l'éditeur. *Swann* parut le 14 novembre 1913 et connut un succès d'estime. Dès lors, la NRF, en la personne d'André Gide – qui regrettait un refus dont il s'estimait « beaucoup responsable » – offrit à Proust de publier les tomes suivants d'*À la recherche du temps perdu*.

EXEMPLAIRE DE PREMIER TIRAGE, avec l'achevé d'imprimer du 8 novembre 1913 au verso de la p. 523, la faute à Grasset sur le titre et sans table des matières. Il est bien complet du catalogue de l'éditeur. Comme toujours, la couverture est datée de 1913 et le titre de 1914.

ENVOI AUTOGRAPHE SIGNÉ DE MARCEL PROUST À ANDRÉ ARNYVELDE, DATÉ DE CINQ JOURS APRÈS LA PUBLICATION DE L'OUVRAGE :

19 novembre 1913
à Monsieur Arnyvelde
Louvain et sympathie
profonde et de
gratitude après un
travail pénible et utile
Marcel Proust

Journaliste et auteur dramatique, André David Lévy (1881-1942), André Arnyvelde de son nom de plume, réalisa un entretien avec Marcel Proust une dizaine de jours après la parution de *Swann*, entretien qu'il publia dans *Le Miroir* du 21 décembre 1913 sous le titre *À propos d'un livre récent. L'Œuvre écrite dans la chambre close. Chez M. Marcel Proust*.

Cet entretien a été publié par Philip Kolb dans les *Textes retrouvés* de Marcel Proust, avec une note citant le présent exemplaire et sa dédicace d'après un catalogue de librairie (éd. Gallimard, 1971, n°124, pp. 292-295, n. 3).

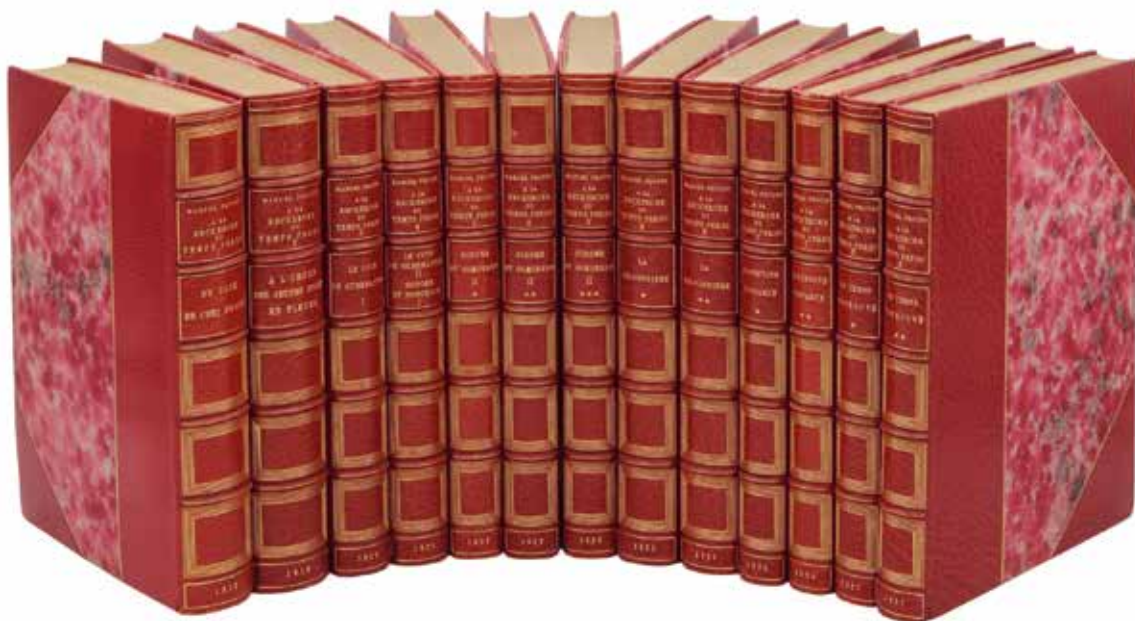
LE VOLUME EST, EN OUTRE, ENRICHÉ D'UNE TRÈS BELLE LETTRE INÉDITE DE PROUST À ANDRÉ ARNYVELDE RELATIVE À CET ENTRETIEN :

Cher Monsieur,

J'ai lu avec un singulier intérêt le poème en prose que vous avez bien voulu écrire à propos de moi. Grâce à vous je me suis aperçu « dans le Miroir » ; je vous ai dit (vous même y avez fait allusion) que je ne m'y regardais jamais. Aussi ne me suis-je pas reconnu. Mais j'ai apprécié l'unité, la cohérence, l'harmonie, le mystère, la distinction, la vie, que vous avez su donner à la figure whistlierienne, voire un peu poésique, de cet étranger, de ce malade, soudain surgi devant moi. [...]

Cette lettre autographe signée de 1913 (non datée) comprend 3 pp. in-8 repliées et montées sur onglets en tête du volume. Elle ne figure pas dans la *Correspondance générale* établie par Philip Kolb.

Mors un peu frottés, dos reteinté, légères traces blanchâtres sur les plats ; le feuillet de papier pelure comportant l'envoi, particulièrement fragile, a été monté sur onglet, comme souvent.



17 Marcel PROUST. À la recherche du temps perdu. Paris, Bernard Grasset [puis] Gallimard, 1913-1927. 8 tomes en 13 volumes in-12 puis in-8, demi-marroquin rouge avec coins, filet doré, dos orné de caissons de filets dorés, tête dorée, non rogné, couverture et dos (*Semet & Plumelle*). 10 000 / 12 000

ÉDITION ORIGINALE DE TOUS LES VOLUMES DE LA RECHERCHE, ASSOCIANT DEUX DES PLUS GRANDS ÉDITEURS FRANÇAIS DU SIÈCLE DERNIER : BERNARD GRASSET ET GASTON GALLIMARD.

Le premier tome, *Du côté de chez Swann*, est en premier tirage sur papier d'édition, avec l'achevé d'imprimer en date du 8 novembre 1913 imprimé au verso de la p. 523, la faute à Grasset sur le titre et la couverture jaune datée de 1913. Le catalogue de l'éditeur a été conservé. Le faux-titre porte un cachet rouge : *Hommage de l'auteur*.

À l'ombre des jeunes filles en fleurs est sur papier d'édition également.

LES SIX TOMES SUIVANTS SONT SUR PAPIER PUR FIL, dont le tirage a varié entre 800 et 1200 exemplaires numérotés, réservés aux *Amis de l'édition originale*. Le *Côté de Guermantes* est bien complet de l'errata livré séparément.

SUPERBE EXEMPLAIRE, RÉUNISSANT L'ENSEMBLE DE LA RECHERCHE EN ÉDITION ORIGINALE, IMPECCABLEMENT ÉTABLI PAR SEMET ET PLUMELLE.

Anciens ouvriers de Gruel, le relieur Marcellin Semet et le doreur Georges Plumelle œuvrèrent en association entre 1925 et 1955.

Quelques rares piqûres éparses.

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

IL A ÉTÉ RÉIMPOSÉ ET TIRÉ A PART SUR PAPIER LAFUMA DE VOIRON PUR FIL, AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE I A VIII. 100 EXEMPLAIRES SPÉCIALEMENT RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE 1 A 100, ET 20 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 101 A 120.

18 Marcel PROUST. À la recherche du temps perdu. Paris, Nouvelle Revue Française, 1919-1927. 8 tomes en 13 volumes petit in-4, brochés, non rognés, chemises et étuis en demi-marquin marine [Danielle Mitterrand]. 20 000 / 30 000

ÉDITION ORIGINALE DE TOUS LES VOLUMES sauf *Du côté de chez Swann*, paru chez Grasset en 1913.

UN DES TRÈS DÉSIRABLES EXEMPLAIRES DU TIRAGE DE TÊTE RÉIMPOSÉS SUR VERGÉ PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ.

L'ampleur de ce tirage varie selon les tomes entre 108 et 133 exemplaires. Celui-ci est composé comme suit :

I. *Du côté de chez Swann*, 1919, ex. n°103/128.

II. *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 1918, ex. n°14/128 ; exemplaire nominatif de Louis Meyniot, bien complet de l'errata.

III. *Le Côté de Guermantes I*, 1920, ex. n°CXIV/133, avec le double feuillet d'errata joint.

IV. *Le Côté de Guermantes II. Sodome et Gomorrhe I*, 1921, ex. n°CIV/133.

V. *Sodome et Gomorrhe II*, 1921-1922, 3 vol., ex. n°IV/108.

VI. *La Prisonnière*, 1923, 2 vol., un des 8 ex. hors commerce, lettré D/112.

VII. *Albertine disparue*, 1925, 2 vol., ex. n°VI/128 ; exemplaire nominatif de Marcel Monteux.

VIII. *Le Temps retrouvé*, 1927, 2 vol. UN DES 4 EXEMPLAIRES NOMINATIFS TIRÉS SPÉCIALEMENT POUR LA FAMILLE DE MARCEL PROUST, CELUI-CI POUR M. ET M^{me} MANTE, les beaux-parents de Suzy Proust, la nièce de Marcel.

EXCEPTIONNEL ET ÉMOUVANT EXEMPLAIRE PROVENANT DE LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇOIS MITTERRAND, avec ex-libris, conservé dans des chemises-étuis de marquin marine, couleur préférée du Président, réalisés par son épouse, et dorés dans l'atelier Daniel Mercher.

Dans la vente aux enchères de 2018, seul figurait le *Swann* de Grasset, car notre *Recherche* complète avait été vendue auparavant.

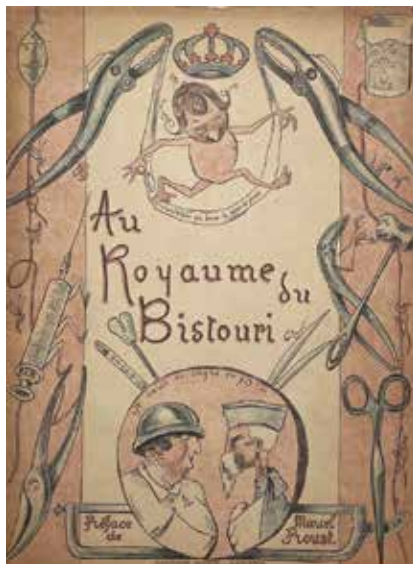
François Mitterrand nourrissait une passion particulière pour l'œuvre de Marcel Proust, dont il devait goûter l'acuité psychologique, la satire sociale ou la réflexion sur la littérature et le temps, comme en témoigne le nombre significatif d'éditions de la *Recherche* qu'il avait réunies.

C'est ainsi qu'il écrivait à Anne Pingeot, dans une lettre du 19 avril 1964 : « Je suis seul. La nuit est tombée. Le silence s'établit dans la rue Guynemer. [...] Vous êtes le beau jardin de ma vie. Un jour je chercherai dans Proust ce passage que je ne puis lire sans une émotion profonde et qui évoque « les petites déesses allégoriques » vers lesquelles se tourne l'adoration des hommes – et leur plus vivace espérance. » (*Lettres à Anne*, Gallimard, 2016, p. 158).

TRÈS BEL EXEMPLAIRE EN PARFAITE CONDITION.



Lot reproduit en frontispice de cette partie.



19 [MAUGNY (Rita de)]. Au Royaume du bistouri. 30 dessins par R. de M. Préface de Marcel Proust. Genève, Édition Henn, s.d. [1920]. In-4, broché, couverture illustrée en couleurs. 400 / 500

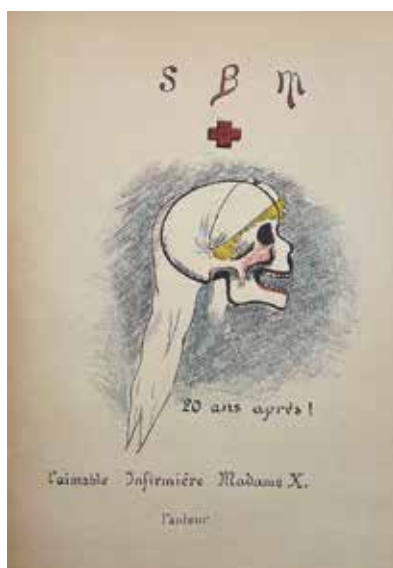
ÉDITION ORIGINALE RARE, TIRÉE À PETIT NOMBRE, de cet album de caricatures publié par la comtesse Rita de Maugny, l'épouse d'un ami de jeunesse de Proust.

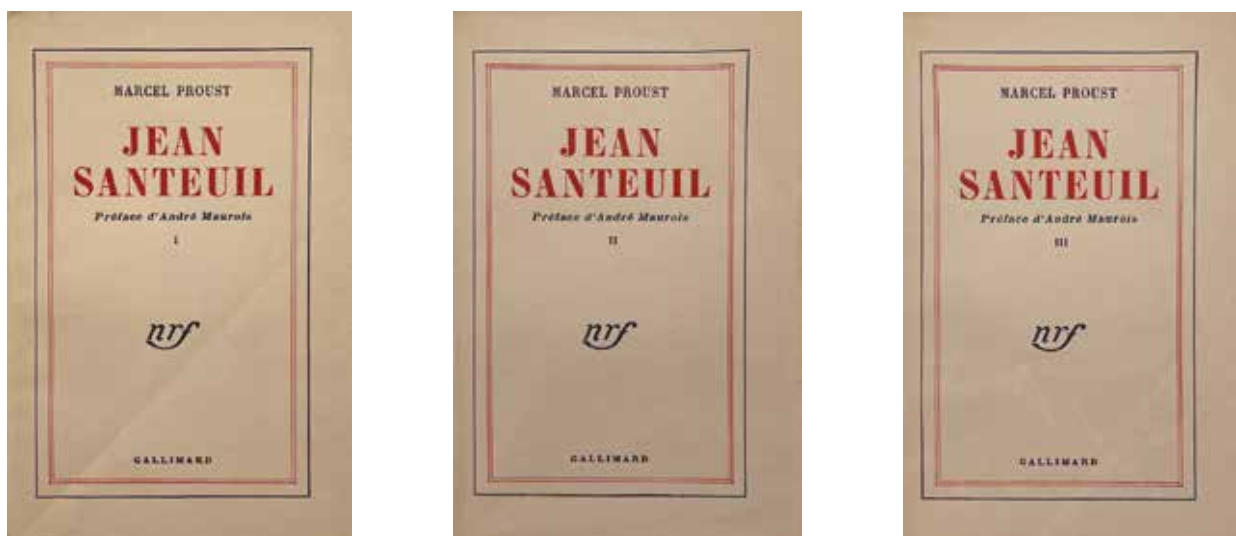
Il renferme trente-deux dessins à pleine page, dont deux sur la couverture, mettant en scène de façon humoristique la vie des infirmières durant la guerre de 1914-1918.

L'ALBUM S'OUVRE SUR UNE LETTRE-PRÉFACE DE PROUST EN ÉDITION ORIGINALE, dans laquelle l'auteur de la *Recherche* évoque le château de Maugny, dans le Chablais, et son amitié de jeunesse avec le comte Clément de Maugny (1873-1944) : « bien avant que vous ne connussiez Clément, il était l'un de mes deux ou trois meilleurs amis. Que de soirs nous avons passé ensemble en Savoie, à regarder le Mont-Blanc, devenir, tandis que le soleil se couchait, un fugitif Mont-Rose qu'allait ensevelir la nuit. »

Déchirures aux coiffes.

Correspondance (Ph. Kolb), XIX, n°286 (lettre-préface).





20 Marcel PROUST. Jean Santeuil. Paris, Gallimard, 1952. 3 volumes in-12, brochés, non coupés. 1 500 / 2 000

ÉDITION ORIGINALE.

UN DES 85 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DE HOLLANDE.

Genèse de la *Recherche*, ce roman de jeunesse quasi autobiographique, commencé en 1895 et demeuré inachevé, n'a été publié que trente ans après la mort de son auteur, par les soins de Bernard de Fallois.

« Les proustiens rencontreront ici le Proust qu'ils aiment, mais plus jeune, parfois malhabile, souvent grand artiste, et ils y découvriront un Proust inconnu », se félicite André Maurois dans la préface qu'il a donnée à l'ouvrage.

Le roman commence à Beg-Meil, que Marcel Proust avait découvert, émerveillé, sur la suggestion d'André Bénac, propriétaire du domaine de Kerengrimen : « J'étais venu passer avec un de mes amis [Reynaldo Hahn] le mois de septembre à Kerengrimen, qui n'était alors (en 1895) qu'une ferme loin de tout village, dans les pommiers, au bord de la baie de Concarneau. » (Voir la lettre inédite à André Bénac présentée sous le n°25).

EXEMPLAIRE NON COUPÉ EN PARFAITE CONDITION DE PARUTION.

Philippe Dupont-Mouchet, Marcel Proust à Beg-Meil, PDM, 2016.

21 Marcel PROUST. Contre Sainte-Beuve, suivi de Nouveaux mélanges. Paris, Gallimard, 1954. In-12, broché. 500 / 600

ÉDITION ORIGINALE.

UN DES 85 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DE HOLLANDE VAN GELDER.

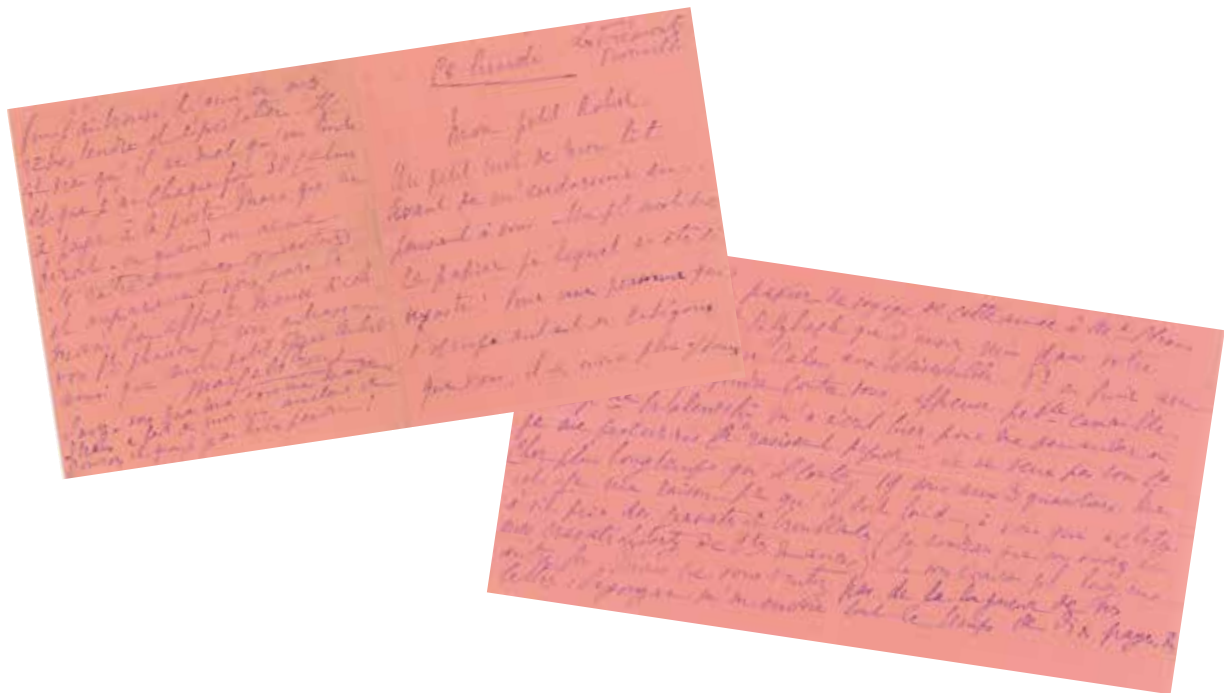
Publié à titre posthume avec une préface de Bernard de Fallois, ce recueil de critique littéraire rassemble les pages que Proust a consacrées aux auteurs qu'il admirait, tels Nerval, Baudelaire, Balzac et Flaubert.

Il s'en prend également à la méthode critique de Sainte-Beuve, qui cherche la vérité de l'œuvre dans la biographie de son auteur, lui reprochant de méconnaître « ce qu'une fréquentation un peu profonde avec nous-mêmes nous apprend : qu'un livre est le produit d'un autre *moi* que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices » (p. 137).

CONTRE SAINTE-BEUVE

Un édifice dont le vaisseau, ^{occupant} ~~constitue~~
si l'on peut dire, dans un espace à peine
dimensionné, le quatrième état de l'art du temps, -
~~est le vrai bâtiment~~ ^{de l'époque à travers} les siècles et qui
~~se prolonge à travers eux~~ son vaisseau, qui
se trouve en train, à chapelle et chapelle,
^{haller} franchir nos plus gélides nœuds mais
à une époque ~~de~~ ^{daté} ~~de~~ ^{de} l'épave;
le vide et l'absence d'origine se déduisent de l'effacement
des murs d'où il n'apparaissent avec des lours
cintres brisés et arrachés et gromiers moulés qui
dans le profond silence que traversait l'écho son
le produit d'éclosion de clocher et nœuds, d'ins-
trument par les gracieuses et ces gélides qui
permettent l'architecture d'écarter les ans et les
seus se mettent en mouvement par le cachon aux
détails dont on se fère. ^{seus} ~~seus~~ ^{l'histoire}
général et quel rôle

Le Temps retrouvé *Correspondances & placard*



22 **Marcel PROUST.** L.A.S., Les Frémonts, Trouville, lundi [29 août ? 1892], à Robert de BILLY ; 4 pages in-12 sur papier rose. 1 000 / 1 500

Amusante lettre à son ami Robert de Billy.

[C'est lors de son service militaire à Orléans que Proust fit la connaissance de Robert de BILLY (1869-1953), qui deviendra un de ses amis les plus intimes.]

« Mon petit Robert Un petit mot de mon lit avant de m'endormir en ... pensant à vous. – Un p[eti]t mot sur ce papier pour lequel vous êtes si injuste ! ». Il précise que c'est le papier de voyage de Mme STRAUS... « Pour en finir avec ce papieret le défendre contre vous, affreuse petite canaille, le Cap[itai]ne WALEWSKI m'a écrit hier pour me demander où je me procurais ce " ravissant papier". Je ne veux pas vous cacher plus longtemps qu'il coûte 19 sous aux 3 quartiers. Mais est-ce une raison pour qu'il soit laid, ô vous qui achetez à vil prix des cravates si troublantes (je voudrais que vous vissiez ici mes cravates Liberty de toutes nuances).

Je vous écrirai plus long une autre fois. Mais ne vous vantez pas de la longueur de vos lettres : SEGONZAC m'en envoie tout le temps de dix pages. Enfin j'ai trouvé l'ami de mes rêves, tendre et épistolier. [...] Je rentre sous mes couvertures et auparavant vous serre la main bien affectueusement. Même si cela vous fait plaisir je vous embrasse [...] Savez-vous que ma voisine Madame Straus a fait de moi un amateur de courses et que j'y ai hélas perdu ! »

Correspondance (Ph. Kolb), t. I, p. 183.





23 **Marcel PROUST. L.A.S., Ce mardi [10 janvier 1893], à Robert de BILLY ; 4 pages in-8. 1 000 / 1 500**
Affectueuse lettre à son ami Robert de Billy, évoquant son portrait par Paul Baignères.

[Paul Baignères (1869-1936), après un dessin fait à Trouville en août 1892, a entrepris un portrait de Proust.]

« Mon cher petit Robert J'ose à peine vous écrire. Je n'en suis pas digne, je ne fiche rien et heureusement que Paul Baignères en me faisant poser pour un portrait donne ces temps-ci à mon inaction un prétexte – sans cela, les remords de ma veulerie m'auraient dévoré et cela m'aurait chagriné d'abandonner mon petit corps innocent en pâture à d'aussi sales bêtes. – Je pense à vous tous les soirs en me couchant tous les matins en me levant et tout le temps, tout le temps. Je ne l'aurais pas cru – à ce point. Il n'y a rien d'extrêmement changé dans ma vie sentimentale sinon que j'ai trouvé un ami, j'entends quelqu'un qui est pour moi comme j'eusse été pour Cachard, par ex. s'il n'avait été si sec. C'est le jeune et charmant, et intelligent, et bon, et tendre Robert de FLERS. Ah ! vous autre Robert revenez vite à Paris pour apprendre comment il faut aimer ses amis ». Il se moque de POIRSON et des lettres de sa mère, « pleines d'armoiries où l'on voit un bras levé »... Puis il évoque la venue à Paris et la conférence du philosophe Charles SECRÉTAN : « Je ne me permettrai pas d'énoncer sur un maître si admirable un avis défavorable s'il était personnel. Mais Desjardins lui-même l'a trouvé au-dessous de tout, ne comprenant plus rien à lui-même, embourgeoisé, suissard, calvinistifié. Sa conférence contradictoire avec Ravaisson Brochard Séailles etc. a été grotesque. "Cette jeunesse n'a pas le respect des maîtres" comme dit Laure Baignères. Je vous embrasse de tout mon cœur et vous supplie d'écrire à votre petit Marcel qui se dessèche d'ennui après vous »...

Correspondance (Ph. Kolb), t. I, p. 196.



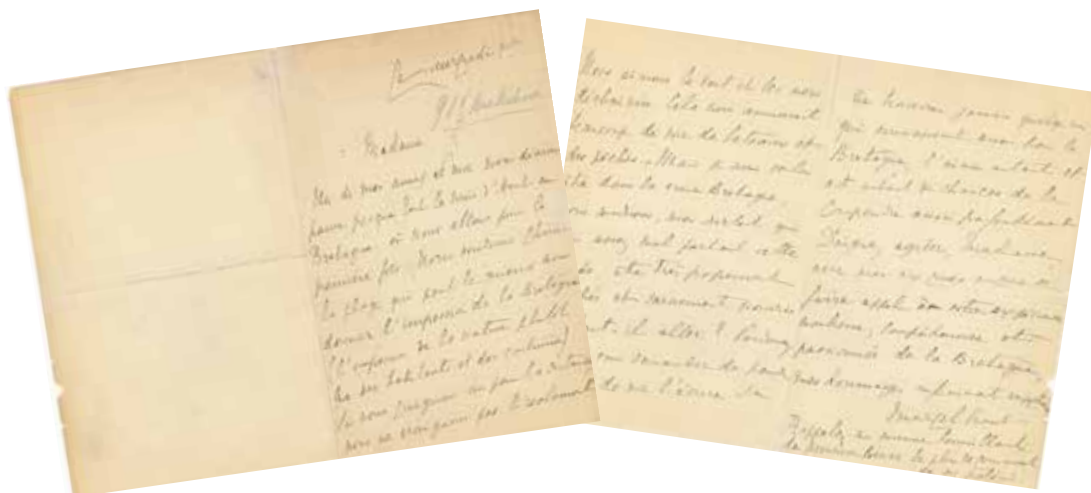
24 **Marcel PROUST**. L.A.S., Ce dimanche [27 mai 1894], à Robert de MONTESQUIOU ; 4 pages in-8 à son chiffre rouge MP (petit cachet de R. de Montesquiou). 1 500 / 2 000

Belle lettre au sujet de la fête littéraire organisée par le comte de Montesquiou dans son pavillon à Versailles.

[Cette fête eut lieu le mercredi 30 mai 1894 ; elle fut précédée d'une répétition le lundi 28. Proust en donna un compte rendu dans *Le Gaulois* du 31 mai sous le titre « Une fête littéraire à Versailles ».]

« Cher Monsieur Ne croyez pas que je veuille vous demander d'invitations pour votre fête. Mais je crois de mon devoir de vous avertir que Madame de BRANTES serait très heureuse si vous l'invitez à la répétition, et Mme Hochon peut-être blessée si vous ne l'invitez pas mercredi. Si ces deux omissions sont volontaires, comme vous les maintiendrez, ma lettre n'aura pas eu d'inconvénient. Si par hasard l'une ou l'autre est un oubli, vous me saurez peut-être gré de vous avoir donné l'idée de le réparer. [...] j'ai reçu ce matin un mot de vous "tout couvert de ramée" comme le Bûcheron de La Fontaine, rameaux et oiseau, Japon et France, et y répondre est l'occasion de vous faire connaître, en anticipant ainsi le rôle d'exact commissaire, les désirs et les compétitions que ce prestige prochain fait déjà naître ». Il va aller voir si Anatole FRANCE est revenu de voyage : « et s'il l'est, je n'aurai nul besoin de m'efforcer pour être (je ne dis pas persuasif, je ne sais) mais pressant, embrasé que je serai du désir de vous faire plaisir – pour son plus grand plaisir à lui »....

Correspondance (Ph. Kolb), t. I, p. 296.



25 **Marcel PROUST**. L.A.S., Ce mercredi soir [juin ? 1895], à Mme André BÉNAC ; 3 pages in-8 (plis fendus réparés). 1 500 / 2 000

Lettre inédite, sur la recherche d'un lieu pour séjourner en Bretagne avec Reynaldo Hahn : ce sera Beg-Meil.

[Mme BÉNAC, née Edmée Champion (1863-1949), amie de Mme Proust, recommandera Beg-Meil, près de Fouesnant, où elle et son mari possédaient plusieurs maisons. Proust séjournera en effet à Beg-Meil, avec Reynaldo Hahn, du 8 septembre au 27 octobre 1895 ; il y commencera son roman *Jean Santeuil* ; et il gardera de ce séjour un souvenir enchanteur, qui, mélangé à celui de Cabourg, lui inspirera la création de Balbec.]

« Madame Un de mes amis et moi nous désirons passer presque tout le mois d'Août en Bretagne où nous allons pour la première fois. Nous voudrions choisir la plage qui peut le mieux nous donner l'impression de la Bretagne (l'impression de la nature plutôt que des habitants et des coutumes). Si nous craignons un peu la distance, nous ne craignons pas l'isolement. Nous aimons le vent et les mers déchaînées. Cela nous amuserait beaucoup de voir des bateaux et des pêches... Mais si nous voulons être dans la vraie Bretagne, nous voudrions, moi surtout qui suis assez mal portant cette année, être très proprement couchés et sainement nourris. Où faut-il aller ? Pardonnez-moi de vous demander de prendre la peine de me l'écrire. Je ne trouverai jamais quelqu'un qui connaisse aussi bien la Bretagne, l'aime autant et ait autant de chance de la comprendre aussi profondément »...



Carte postale ne figurant pas dans la vente.



26 **Marcel PROUST**. L.A.S., 45 r. de Courcelles Samedi [22 octobre 1904], à André BÉNAC ; 3 pages in-8 (deuil). 1 000 / 1 500

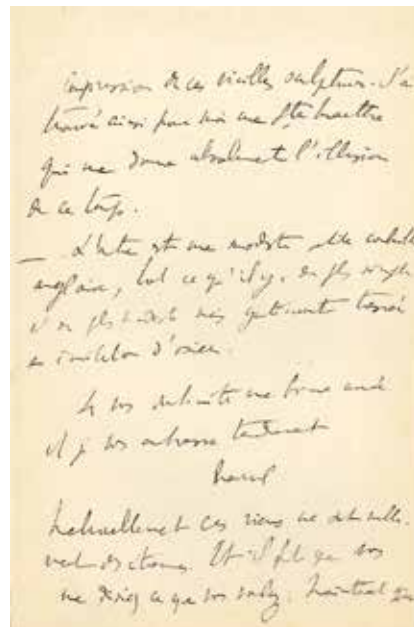
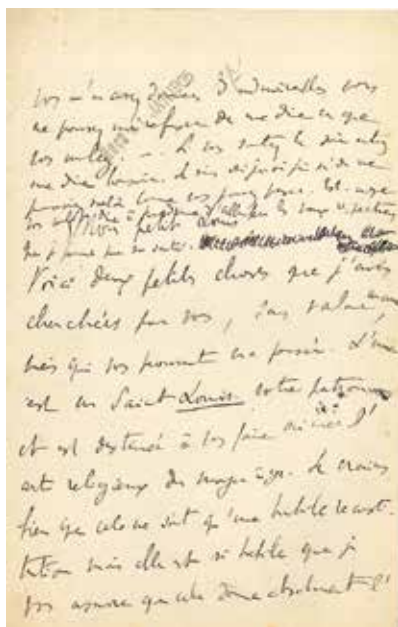
Lettre inédite évoquant le séjour à Beg-Meil.

[André BÉNAC (1858-1937), ami proche des parents de Proust, financier, haut fonctionnaire, vient d'être nommé au conseil d'administration de la Compagnie d'Orléans (chemin de fer de Paris à Orléans) ; il avait accueilli en 1895 Proust à Beg-Meil.]

« Cher Monsieur Permettez-moi de vous dire la joie que j'ai eue ce soir en lisant votre nomination à l'Orléans. Ma respectueuse amitié pour vous dont je jouis bien peu d'une manière effective puisque ma santé ne me permet jamais de vous voir, n'est pas devenue pour cela indifférente à ce qui peut vous arriver d'heureux et ne le ressent que plus profondément. Je sais d'ailleurs combien cette nomination est particulièrement flatteuse pour vous, était depuis longtemps désiré par ceux dont vous devenez le collègue dont vous allez être en tant de circonstances le guide. Ayant eu l'occasion de causer cet été avec un administrateur de cette Cie il m'avait dit combien ils étaient tous impatients de vous compter parmi eux, tant ils sentaient de quel prix seraient pour eux vos grandes capacités financières. Dites bien à Madame Bénac combien je partage la joie qu'elle doit éprouver puisqu'elle ne peut pas réaliser son rêve qui serait sans doute de vous faire nommer gardien du sémaphore de Beg Meil, en voyant les honneurs venir à vous les uns après les autres, si nombreux et si flatteurs et croyez à ma respectueuse affection »...



Carte postale ne figurant pas dans la vente.



27 **Marcel PROUST**. L.A.S. « Marcel », [cachet de réception du 1^{er} janvier 1905], à Louis d'ALBUFERA ; 2 pages in-8. 1 500 / 1 800

Vœux et cadeau de nouvel an à son ami.

« Mon petit Louis, voici deux petites choses que j'avais cherchées pour vous, sans valeur aucune, mais qui vous prouvent ma pensée. L'une est un *Saint Louis*, votre patron, et est destinée à vous faire aimer l'art religieux du moyen âge. Je crains bien que cela ne soit qu'une habile reconstitution mais elle est si habile que je vous assure que cela donne absolument l'impression de ces vieilles sculptures. J'ai trouvé ainsi pour moi une S^{te} Marthe qui me donne absolument l'illusion de ce temps.

– L'autre est une modeste petite corbeille anglaise, tout ce qu'il y a de plus simple et de plus modeste mais très gentiment tressée en imitation d'osier.

Je vous souhaite une bonne année et vous embrasse tendrement [...]

Naturellement ces riens ne sont nullement des étrennes. Et il faut que vous me disiez ce que vous voulez. Maintenant que vous m'en avez données d'admirables vous ne pouvez me refuser de me dire ce que vous voulez. Si vous sortez le soir, entrez me dire bonsoir. Je suis déjà si privé de ne pouvoir sortir, comme vous pouvez penser. Est-ce que vous voulez dire à Madame d'Albufera les vœux respectueux que je forme pour sa santé »

Lettre publiée par Françoise Leriche (« 14 lettres inédites de Proust à Louis d'Albufera (1^{er}-18 janvier 1905) », *Bulletin Marcel Proust*, 1998).



28 Marcel PROUST. L.A.S., [26 ou 27 mai 1905], à Robert de MONTESQUIOU ; 6 pages in-8 (papier deuil, petit cachet de R. de Montesquiou ; pli central fendu, petits accrocs marginaux). 2 000 / 2 500

Organisation d'une soirée chez Proust en l'honneur de Robert de Montesquiou ; avec un post-scriptum inédit.

[Cette soirée chez Proust aura lieu le 2 juin ; Robert de Montesquiou y lira un portrait satirique de Mme Aubernon (1824-1899), chapitre à paraître de ses *Professionnelles Beautés*. Il s'agit ici des personnes à inviter.]

Proust va envoyer les invitations souhaitées par Montesquiou. « Mais pour Ochoa [le peintre Raphael de Ochoa y Madrazo] cependant j'ai envie de surseoir, car il implique presque forcément Coco Madrazo que personnellement je serais ravi d'avoir et Reynaldo, et je me suis tenu scrupuleusement aux noms que vous m'aviez dits, prévenant les amis qui souvent viennent me voir vers onze heures du soir les jours où je ne souffre pas trop, qu'ils ne seraient pas reçus ce soir-là ». Proust a pensé à d'autres noms, certains inconnus de Montesquiou : « mon amie (très intelligente) Made Yeatman, un diplomate de mes amis (très intelligent) M. de Billy, Madame Jeannot (très Aubernon), M. Henry Bordeaux, André Rivoire, les Helleu, M. Robert Dreyfus auteur d'un ouvrage sur Gobineau, Marcel Mielvaque, Lobre, Nolhac. Mais je n'ai rien fait et ne ferai rien sauf ordre. J'avais pensé aussi à bien d'autres ». Il aimerait faire le geste d'inviter Émile Straus, qui ne pourra probablement pas venir, « pour lui montrer que l'absence de sa femme ne le fait pas oublier. Elle-même y serait sensible et d'ailleurs il est fort agréable. "Tout intime" [Francis de Croisset] est je vous assure un très gentil garçon [...] Vous ne m'avez parlé- d'aucun Caillavet-Flers. Chez les premiers du moins vous savez que les relations avec Madame Aubernon avaient pris quelque chose d'épique et sans doute ils seraient d'excellents auditeurs. J'ai les acceptations des Pozzi, de M^{me} Baignères et-de Flament ». Il aimerait savoir si ces propositions agréent à Montesquiou, et indique qu'il est « beaucoup plus souffrant depuis quelques jours », et qu'il garde le lit depuis huit jours.

Suit un post-scriptum inédit : « Aux noms que je m'excuse d'avoir tant barbouillés j'ajouterai volontiers (ce sont de simples vœux sans conséquence que vous repousserez naturellement si vous ne les trouvez point sages) celui d'un poète de talent, secrétaire du *Petit Parisien*, M. Jean Vignaud. – Gregh est très intelligent, vous plairait-il ? Tout ce que je cherche, c'est non pas à faire une réunion mondaine mais à assembler des oreilles conduisant à des cerveaux et à des cœurs, non pas de ces oreilles dont Corneille traduisant les Psaumes a dit si comiquement : "Les oreilles chez eux sont d'un si faible usage, que l'air pour les frapper vient inutilement" et comme on dit plus simplement des oreilles qu'on a pour ne pas entendre. Pour Madame Cahen ne la croyez pas moins fervente et moins charmante. La malheureuse femme a depuis deux ans perdu tous les siens et passé sa vie au loin à soigner des mourants, de sorte qu'elle a avec ceux qu'elle admire ou qu'elle aime le plus les apparences d'un cœur chargé ».

Correspondance (Ph. Kolb), t. V, p. 175.



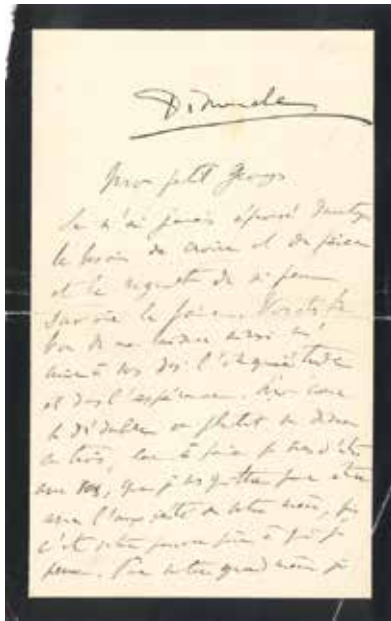
29 **Marcel PROUST**. L.A.S., [Versailles début septembre 1906], à Mme CATUSSE ; 8 pages in-8 (deuil). 3 000 / 3 500

Longue et émouvante lettre racontant la mort de son oncle et évoquant la fin de vie de sa mère.

[Jeanne Proust, née Weil, est morte le 26 septembre 1905. Alors que Proust s'est installé à l'Hôtel des Réservoirs à Versailles, son oncle maternel Georges WEIL (1847-1906) meurt le 23 août ; Proust, trop malade, ne peut se rendre à l'enterrement. Mme Catusse était une amie de Jeanne Proust ; Proust conservera pour elle une grande confiance et une affectueuse et fidèle amitié.]

« J'ai quitté Paris il y a près d'un mois pour Versailles mais j'y suis tombé malade en arrivant malgré le si court trajet et je n'en ai encore connu que mon lit. Mon pauvre oncle était déjà à ce moment extrêmement malade et c'est pour cela que je ne m'étais pas éloigné davantage, et si cependant j'avais quitté Paris c'est que j'avais espéré que ce changement me permettrait de me remettre à sortir ce que je n'avais fait depuis tant de mois et ainsi à pouvoir aller voir mon oncle ce que je n'avais pas pu une seule fois. J'y suis allé pendant son agonie, sans être reconnu par lui et j'ai été si malade de ce voyage que je n'ai pas pu malgré la volonté absolue que j'en avais, aller à son enterrement. Il meurt de la même maladie que Maman une urémie que chez lui j'avais depuis des années prédite et qu'on aurait peut-être évitée si l'on m'avait écouté. La forme n'a pas été la même que pour Maman, il n'a pas eu cette espèce de paralysie, sa parole n'a jamais été embarrassée, mais en revanche il a pendant deux mois souffert un incessant martyre, cette urémie ayant pris, à ce que croient les médecins qui ne paraissent pas d'ailleurs très certains (certains de l'urémie ils le sont mais moins de la cause secondaire des douleurs) une forme musculaire, il ne pouvait faire un mouvement sans jeter des cris. Ce que je vais dire est horrible mais la souffrance physique était si peu de choses pour ma pauvre Maman dont personne ne peut à cet égard soupçonner l'admirable courage, et au contraire elle trouvait dans son grand cœur des ressources si inépuisables pour souffrir moralement, que je ne sais si je n'aurais pas encore préféré pour elle cette forme de mal qui l'aurait fait souffrir physiquement, mais qui ne lui aurait pas donné comme l'embarras de la parole et la paralysie l'idée qu'elle était mortellement atteinte et qu'elle allait me quitter. Je sais que ce que je dis a l'air barbare mais moi qui depuis sa mort ne suis jamais resté une heure sans essayer de revivre ce qu'elle a pu penser et souffrir depuis son retour d'Évian j'arrive à reconstituer de telles souffrances que j'aurais mille fois mieux aimé pour elle des souffrances physiques qui lui étaient je le sais si peu de chose. Cela m'est pourtant bien doux de savoir qu'elle n'a pas souffert dans son corps sauf pourtant les deux derniers jours, mais si elle était aussi malheureuse que je le crois par moments, combien c'est plus affreux. Je sais bien que pour tout le monde, pour moi tout le premier, la souffrance physique est plus redoutable que la souffrance morale, mais c'est que je suis lâche et égoïste. Et Maman était dénuée de lâcheté et d'égoïsme à un degré que c'était presque surhumain. – Je ne peux pas vous dire avec quelle amitié chaque jour accrue je pense à vous Madame et combien j'aimerais ne pas être trop loin de vous. Il me semble que si nous étions dans un même pays, même si je ne pouvais sortir, nous pourrions nous voir le soir »...

Correspondance (Ph. Kolb), t. VI, p. 200.



30 **Marcel PROUST**. L.A.S. « Marcel », Dimanche [10 février 1907], à Georges de LAURIS ; 2 pages in-8 (deuil). 1 000 / 1 500

Lettre affectueuse, s'inquiétant de la santé de la mère de son ami.

[Le comte Georges de LAURIS (1876-1963) faisait partie de la bande des « jeunes ducs » qui passaient des soirées dans la chambre de Proust. Il restera un ses amis intimes, et donnera quelques traits au personnage de Robert de Saint-Loup. La marquise de Lauris, mère de Georges, devait être opérée par le Dr Armand Routier, à la clinique de la rue d'Armaillé.]

« Mon petit Georges Je n'ai jamais éprouvé davantage le besoin de croire et de prier et le regret de si peu savoir le faire. Vous êtes bien bon de me laisser ainsi m'unir à vous dans l'inquiétude et dans l'espérance. Mon cœur se dédouble ou plutôt se divise en trois, car à peine je viens d'être avec vous, que je vous quitte pour être avec l'anxiété de votre mère, puis c'est votre pauvre père à qui je pense. Pour votre grand-mère je suppose que le triste affaiblissement dont vous m'avez parlé a du moins l'avantage de lui épargner toute inquiétude et que même elle ignorera tout. C'est sur vous trois que ma pensée se concentre. Une prière à vous : dès que vous savez comment on peut s'adresser rue d'Armaillé vous me ferez dire si pour le mercredi (savoir comment votre mère a passé la nuit s'il n'y a pas eu de crise) c'est rue d'Armaillé ou chez vous que je dois faire demander et de même pour tous les jours qui suivront. Routier a-t-il dit si même au cas où il y aurait crise, on opérerait tout de même. Et *sait-il* assez (je veux dire savoir ce qui concerne la malade en particulier qu'il n'aurait pas vu), a-t-il assez examiné, lui a-t-on assez raconté les consultations antérieures »...

Correspondance (Ph. Kolb), t. VI, p. 80.



31 **Marcel PROUST.** L.A.S. « Marcel », [8 novembre 1908], à Robert de FLERS ; 3 pages in-8 (petit deuil). 1 500 / 2 000

Sur la comédie *Le Roi de son ami, et la disparition prochaine de Victorien Sardou.*

[La comédie *Le Roi* de R. de Flers et G. A. de Caillavet avait été créée le 24 avril 1908 aux Variétés, et remportait un grand succès. Victorien SARDOU (1831-1908) va mourir ce 8 novembre ; Robert de Flers avait épousé sa fille Geneviève en 1901.]

Proust renvoie à « Mon petit Robert » la brochure du *Roi*, « après en avoir repassé les divers éblouissements [...] c'est un divin enchantement »... Il signale quelques lacunes ou fautes : « Excuse ces vues d'un grand esprit sur ta pièce, ces critiques qui pourraient être faites par les lecteurs maniaques du journal où Blond signait tour à tour Un vieux Monarchiste et Un vieux Républicain ».

Puis il en vient à la santé de Victorien SARDOU : « J'ai beaucoup de chagrin depuis longtemps de penser que vous êtes inquiets, que cette famille adorable où il n'y a pas un qui ne soit charmant, est malheureuse et puis surtout je pense tristement au grand Sardou, moins encore à son admirable talent, qu'à sa vie, et plus sa vitalité, cette admirable santé, cette admirable énergie et volonté d'entendre s'en servir sur l'heure (today) de sentir cela blessé, atteint, peut-être irrémédiablement, d'assister au mélancolique déclin de ce qui était par essence un rayonnement »...

Correspondance (Ph. Kolb), t. VIII, p. 281.

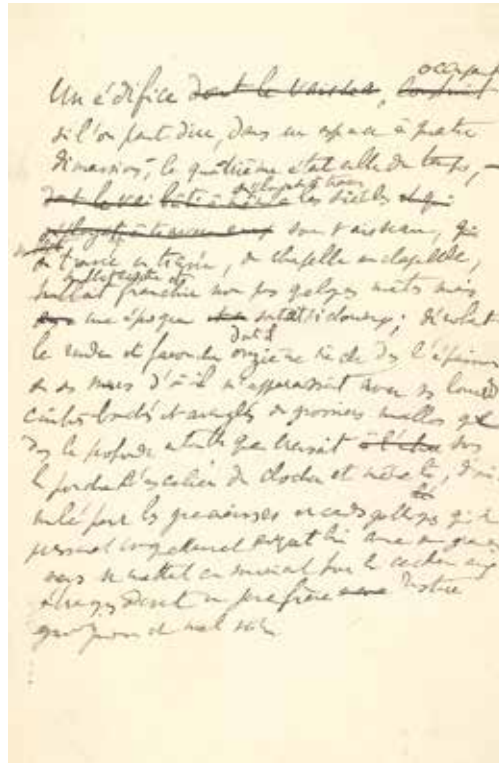
32 **Marcel PROUST.** L.A.S. « Marcel », [11 ? janvier 1912], à Robert de BILLY ; 4 pages in-8. 1 200 / 1 500

Sur ses difficultés financières, après avoir perdu au jeu à Cabourg et à la Bourse.

« Mon cher petit Je vous écris un mot qui a l'air idiot et après lequel vous pourrez néanmoins me dire ce que vous voulez et que je ferai. Mais voici : j'ai non seulement tellement dépensé mais "fait jouer" pour moi à Cabourg, que je suis en déficit très gros au Crédit Industriel et à la Banque R. [Rothschild]. J'ai trouvé un peu d'argent pour attendre un peu, et j'espère ne pas avoir de difficultés pour mon terme. Mais ce sera tout juste. Inutile de vous dire que si vous aviez besoin d'argent, il me serait facile de vendre une valeur et de vous en envoyer le montant. Mais comme je viens précisément de me livrer à cette opération avec une Bourse déplorable, j'aimerais mieux ne recommencer que si cela était utile. [...] Et ce n'est pas parce que j'aurais distrait 500 fr. de l'équilibre instable de mes dettes (quel style !) que cela changera grand chose. Mais enfin, tâchant d'être raisonnable, peut-être serait-ce mieux pas en ce moment. Surtout ne me renvoyez pas les précédents 500. Vous me les rendrez quand vous viendrez, ou me feriez un plaisir sentimental en ne me les rendant jamais et en me donnant l'illusion d'entretenir une dame avec qui vous auriez vous les relations amoureuses »... Puis sur la situation politique : « Il me semble que l'Angleterre est moins chaude pour nous. Quel ennui ce serait. Et voilà le *Times* qui a l'air de prendre le parti de l'Allemagne ».

Correspondance (Ph. Kolb), t. XI, p. 27.





33 **Marcel PROUST.** MANUSCRIT autographe ; 1 page in-8 (17 x 11 cm) sur un feuillet de papier vergé. 4 000 / 5 000

Brouillon pour la description de l'église de Combray dans *Du côté de chez Swann* (Pléiade Tadié, t. I, p. 60-61), avec ratures et corrections, présentant des variantes avec le texte définitif. Les mots biffés sont mis entre crochets.

« Un édifice [dont le vaisseau, construit] occupant si l'on peut dire, dans un espace à quatre dimensions, – la quatrième étant celle du temps, – [dont le vai bâti à même] déployant à travers les siècles [et qui déployait à travers eux] son vaisseau qui, de travée en travée, de chapelle en chapelle, semblait remplir et franchir non pas quelques mètres mais une époque dont il sortait victorieux ; déroband le rude et farouche onzième siècle dans l'épaisseur de ses murs d'où il n'apparaissait avec ses lourds cintres bouchés et aveuglés de grossiers moellons que dans la profonde entaille que creusait [à l'ombre] sous porche l'escalier du clocher et même là, dissimulé par les gracieuses arcades gothiques qui se pressaient coquettement devant lui comme de grandes sœurs se mettent en souriant pour le cacher aux étrangers devant un jeune frère rustre grognon et mal vêtu ».

Pour la troisième partie, Proust ajoute le sous-titre : « I Le Nom », et il modifié l'incipit par cette addition : « Parmi les chambres dont j'évoquais le plus souvent l'image dans mes nuits d'insomnie aucun ne ressemblait moins aux » chambres de Combray... Le nom de Bricquebec est systématiquement corrigé en « Balbec ». À propos des rêves de Florence, deux additions marginales ont été ensuite biffées : « J'aspirais à en connaître de plus ardents, de plus embaumés, de plus éclatants que ceux dont le désir habitait mon imagination en chassant naturellement tout désir contraire qui aurait pu l'affaiblir, comme était celui des tempêtes et de Balbec »... Peu après, cette addition : « qu'une simple variation atmosphérique suffit à provoquer en moi cette modulation sans qu'il y eût besoin d'attendre le retour d'une saison ». Plus loin, on relève encore cet ajout : « Je n'ai besoin pour les faire renaître que de prononcer ces noms : Balbec, ». Plus loin encore, il ajoute que les noms présentent des « personnes – et des villes qu'ils nous habituent à croire individuelles, uniques comme des personnes – une image confuse qui tire d'eux, de leur sonorité éclatante ou sombre, la couleur dont elle est peinte uniformément, comme une de ces affiches, entièrement bleues ou entièrement rouges, dans lesquelles »... Et, vers la fin du placard, 8 lignes sont rayée et remplacées par ce développement marginal : « d'une manière désuète de prononcer qui en avait formé les syllabes hétéroclites et que je ne doutais pas de retrouver jusque chez l'aubergiste qui me donnerait du café au lait à mon arrivée, me menant voir la mer déchaînée et l'église et auquel je prêtais l'aspect disputeur solennel et médiéval d'un personnage de fabliau ».

34 **Marcel PROUST.** PLACARD d'épreuve, avec corrections et additions autographes, pour *Du côté de chez Swann*, 1913 ; 37 x 56 cm (doublé au dos de papier japon ; plis renforcés, restaurations ; manque à un coin). 15 000 / 20 000

Spectaculaire placard des premières épreuves pour *Du côté de chez Swann*, surchargé de corrections et d'additions, comprenant la fin de la deuxième partie (*Un amour de Swann*) et tout le début de la troisième partie (*Noms de pays : le nom*).

Placard 53 portant le titre *Intermittences* (abrégé du titre provisoire des *Intermittences du cœur*), et le timbre de l'imprimerie Colin à Mayenne à la date du 15 mai 1913.

Ce placard, qui se rattache aux premières épreuves de l'édition originale de *Du côté de chez Swann* chez Bernard Grasset (1913), correspond aux pages 374 à 381 du tome I de la Pléiade Tadié, depuis « d'une des vagues de la mer qui s'éloignait », jusqu'à « ce train d'une heure vingt-deux dans lequel », soit les toutes dernières pages d'*Un amour de Swann*, et un bon morceau du début de *Noms de pays*.

Le placard présente de nombreuses corrections et additions marginales, et une dizaine d'additions plus développées.

Ainsi, lorsque Swann décide de partir pour Combray, une longue addition commence dans la marge supérieure du placard et se prolonge entre les deux colonnes : « Comme les différents hasards qui nous mettent en présence de certaines personnes [peuvent se produire] ne coïncident pas avec le temps où nous les aimons, mais débordant ce temps, peuvent se produire avant qu'il commence et se répéter après, les premières apparitions que fait dans notre vie un être [encore indifférent et que nous] destiné plus tard à nous plaire, prennent rétrospectivement à nos yeux une valeur d'avertissement, de présage. C'est de cette façon que Swann s'était souvent reporté à l'image d'Odette rencontrée au théâtre, ce premier soir où il ne songeait pas à la revoir jamais – et qu'il se rappelait maintenant la soirée de Madame de St Euverte où il avait présenté [Madame] le général de Froberville à Madame de Cambremer. Les intérêts de notre vie sont si multiples qu'il n'est pas rare que dans une seule circonstance les jalons d'un bonheur qui n'existe pas encore soient posés à côté de l'aggravation d'un chagrin dont nous souffrons. Et sans doute cela aurait pu arriver à Swann ailleurs que chez M^e de St Euverte. Qui sait même si ce soir-là il était ailleurs, si d'autres bonheurs, d'autres chagrins ne lui seraient pas arrivés, [mais on ne les connaissait pas] et qui ensuite lui eussent paru inévitables. [Mais ils n'avaient pas eu lieu, aussi croyait-il] » ; n'ayant plus de place, Proust poursuit cette addition dans la marge inférieure, en l'appelant par une indication au crayon bleu : « Mais ce qui [lui paraissait] lui semblait l'avoir été, c'était ce qui était arrivé, et il n'était pas loin de voir quelque chose de providentiel dans ce fait qu'il se fût décidé ce soir-là à aller chez M^e de St Euverte parce que son esprit désireux d'admirer la richesse d'invention de la vie et incapable de se poser longtemps une question difficile, comme de savoir ce qui eût été le plus à souhaiter, [regardait] considérait dans les souffrances qu'il avait éprouvées ce soir-là et les plaisirs insoupçonnés qui portaient déjà, [une sorte d'enchaînement] entre lesquels la balance était trop difficile à établir, une sorte d'enchaînement nécessaire ».

Reproduction en couverture du catalogue.

Lettre inédite, avouant une mauvaise spéculation boursière.

Il a tardé à remercier Albert de sa lettre, mais a été « dans l'impossibilité matérielle d'écrire. [...] Je ne sais qui vous a dit m'avoir vu chez Larue. J'espère que cet informateur ne vous a pas donné de renseignements importants sur autre chose car s'ils étaient de la même exactitude vous risqueriez des erreurs. En effet je n'ai pas été chez Larue depuis une date que je pourrais retrouver exactement car elle fut celle d'un concert dont j'ai dû conserver le programme et qui devait être si je ne confonds pas vers le 23 Janvier [le 26 février 1913, à la salle Pleyel, pour un concert Beethoven du quatuor Capet]. J'y suis entré ce soir-là prendre un verre d'eau pour absorber un cachet et je n'ai pas eu l'occasion d'y entrer depuis ; en revanche j'ai eu celle beaucoup plus agréable de vous voir. J'ai beaucoup vu votre cousin mais n'ai pas fait allusion à la parenté ni dit que je vous connaissais. – Comme je suis un homme très veinard, dans le but de faire face à certaines complications, je me suis lancé il y a q.q. jours dans une spéculation à peu près colossale (pour moi du moins). Le Roi du Monténégro a choisi le jour de la liquidation pour refuser de rendre Scutari et j'ai perdu... je n'ose avouer cela »...

Très belle lettre littéraire, après le grand article de Lucien Daudet sur *Du côté de chez Swann*.

[Mme Alphonse DAUDET (1847-1940) reçut souvent dans son salon Proust, qui appréciait les livres de son amie, dont le fils Lucien venait de consacrer un grand article à *Du côté de chez Swann*, à la une du *Figaro* (27 novembre). Proust la remercie ici de son recueil de poésies *Les Archipels lumineux* (Lemerre, 1913).]

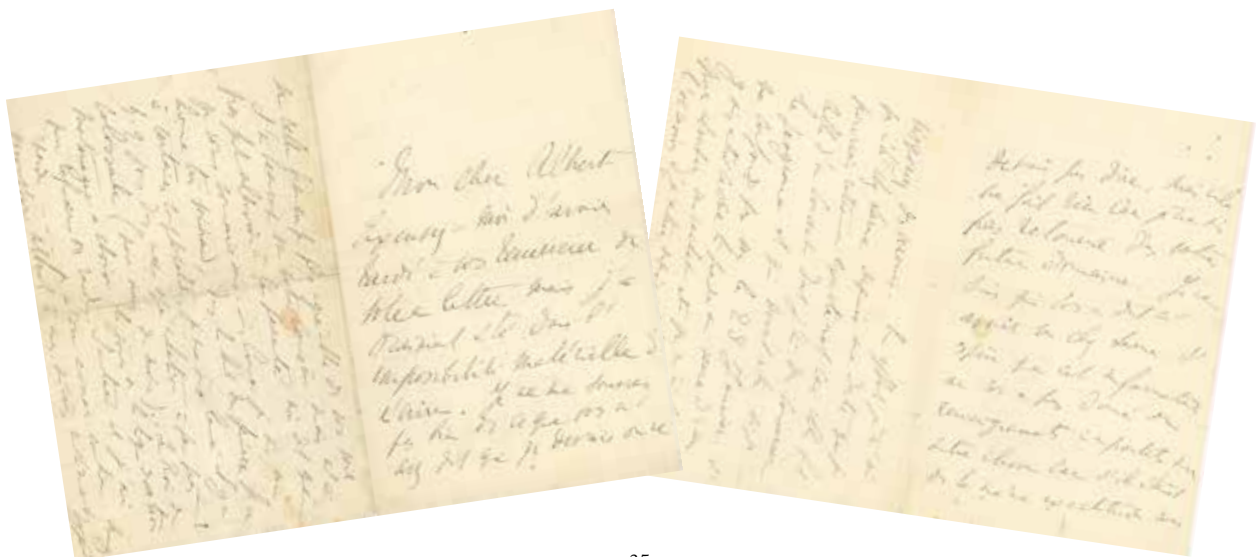
« Ce n'était pas assez que vous m'eussiez adressé de La Roche [château des Daudet à Chargé (Indre-et-Loire)] une lettre adorable ; j'ai eu droit encore à une nouvelle page qu'orne le dessin de ces fuseaux légers de votre écriture qui semblent un symbole. Car vous gardez dans vos plus hautes pensées, les plus dignes des écrivains virils les plus grands, la grâce et la particularité féminines. Comment vous remercier ! Vous qui posez vos mots comme les touches de couleur les plus pures, comment pouvez-vous être si indulgente à ce langage exact mais si terne où j'essaye de me rendre compte à moi-même de certaines vérités entrevues. Comme Lucien a bien uni vos dons merveilleux à ceux de son Père. L'article admirable du *Figaro* n'atteste pas seule sa grandeur morale, une sorte d'offrande au passé d'une amitié ancienne ; il contient des phrases comme Baudelaire, comme Chateaubriand en ont peut-être seuls écrit quelques-unes et que ce sera une fierté d'avoir je n'ose pas dire inspirées. Son grand cœur a été le trait d'union entre elles et mon livre et elles lui ajoutent une parure qui me le rend à moi-même plus précieux. Quand je pense à lui ce n'est aucune de mes phrases que je revois, c'est l'éther bleu, c'est les miroirs inclinés, c'est le cri précurseur qui rassemble les chefs-d'œuvre (je peux dire comme Mme Desbordes-Valmore " Et ce mot je ne l'entends pas"). Comme ces pages de vos Souvenirs [*Souvenirs autour d'un groupe littéraire* (Charpentier, 1910)], qui ont mis à jamais sur des années évanouies, déjà informes sans vous, un sceau d'art qui les éternise, l'article de Lucien revêt d'une suprême beauté non seulement mon livre, mais toutes les années que nous avons vécues l'un près de l'autre. Dans la gaine de ses phrases merveilleuses, il me semble que je sens passer, indestructible, rivé à l'art, le petit chemin de fer de Sceaux que nous prenions ensemble quand je le conduisais jusqu'à Bourg-la-Reine »...

Correspondance (Ph. Kolb), t. XII, p. 345.

Très belle et émouvante lettre inédite, à l'annonce de la mort au front de Jean Bénac.

[Agent de liaison affecté au service de l'administration de l'Alsace, où il se souciait particulièrement des orphelins, le sergent Jean BÉNAC (1891-1914) fut grièvement blessé par un éclat d'obus à Thann, le 14 décembre 1914 ; quatre de ses camarades, dont Max Barthou (fils de Louis), furent tués sur le coup ; Jean Bénac décéda dans la nuit du 15 décembre. L'annonce du décès a paru dans *Le Figaro* du 20 décembre.]

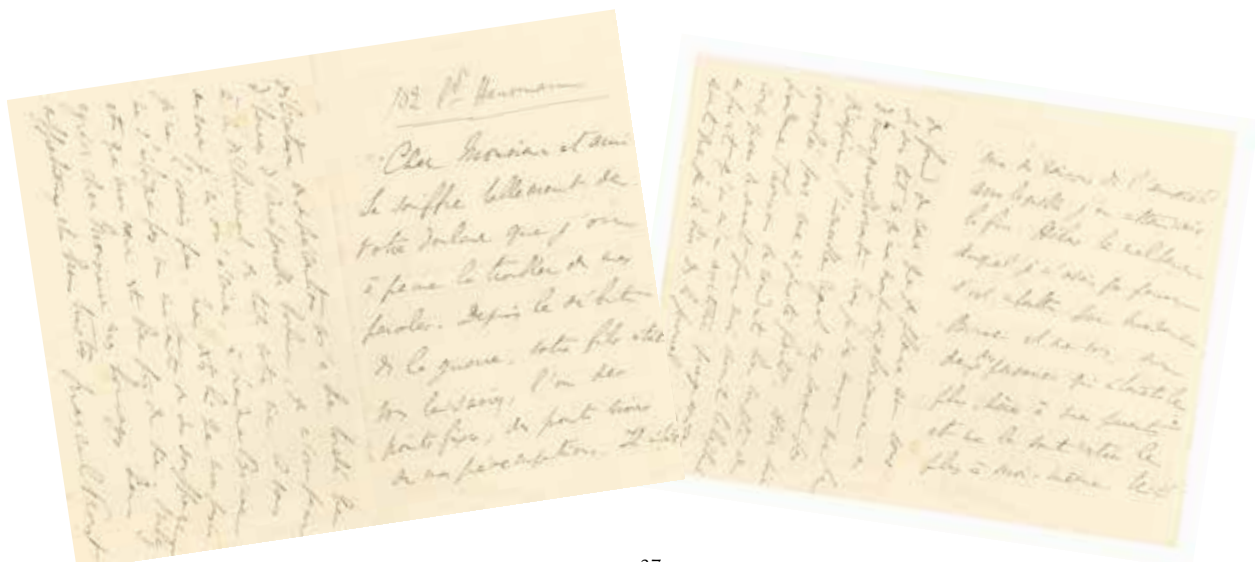
« Cher Monsieur et ami Je souffre tellement de votre douleur que j'ose à peine la troubler de mes paroles. Depuis le début de la guerre, votre fils était, vous le saviez, l'un des points fixes, des points noirs de mes préoccupations. Il était une des raisons de l'anxiété avec laquelle j'en attendais la fin. Hélas le malheur auquel je n'osais pas penser s'est abattu sur Madame Bénac et sur vous, sur deux des personnes qui étaient les plus chers à mes parents et me le sont restées le plus à moi-même. Et c'est du fond du cœur que je pleure avec vous. Je sais tout ce qu'une mort si glorieuse à d'enorgueillissant. Mais je sais aussi que le désespoir, l'incurable regret ne seront pas consolés par une si juste fierté. Hier soir Madame Thomson se rendant bien compte du coup que ce serait pour moi avait téléphoné en priant qu'on m'en avertisse progressivement avant que je le lise dans le journal. La délicatesse de sa précaution m'a bien touché. Que d'heures d'irréparable bonheur, je n'ose penser à ce déchirement de toute votre vie. À vous encore j'ai osé écrire, à Madame Bénac je ne l'oserais pas. Mais dites-lui que ma pensée ne s'éloigne pas un instant de ses souffrances et que mon cœur est bien près du sien »...



35



36



37

39



38 **Marcel PROUST.** 5 L.A.S. (une non signée), [mars-avril ? 1915], à André BÉNAC ; 3, 7, 3, 8 et 4 pages in-8. 10 000 / 12 000

Remarquable ensemble inédit autour de la publication des lettres de guerre de Jean Bénac, un des modèles de Robert de Saint-Loup au front.

[André Bénac a songé à publier les lettres de son fils Jean, tué au front ; il demande l'avis de Proust à ce sujet, et lui communique ces lettres, qui vont fortement marquer l'écrivain, et l'inspirer pour les pages concernant Robert de Saint-Loup au front ; Bénac prie également Proust d'en corriger le texte ; finalement André Bénac se ravise, et prie Proust de lui rendre ces lettres, qui paraîtront en tirage restreint le 7 mai 1915 : *En souvenir de Adolphe, Edme, Jean Bénac, Avocat à la Cour d'Appel de Paris, Sergent au 46^e Régiment d'Infanterie. Né le 1^{er} juillet 1891 à Paris, mort à Thann le 15 décembre 1914* (Presses des Imprimeries Gounouilhou, Bordeaux, 1915, 233 p.). Voir Pyra Wise, « Jean Bénac dans l'Enfer de la Grande Guerre : une source de Robert de Saint-Loup au front », *Quaderni Proustiani*, 2018.]



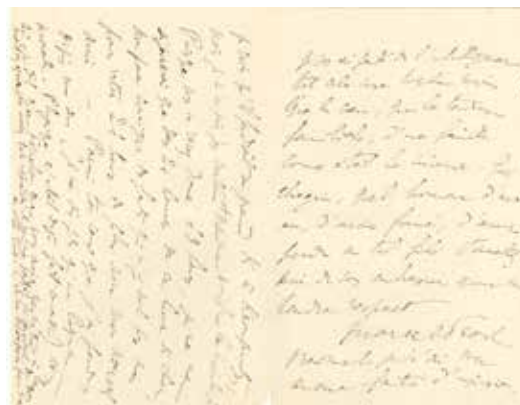
* « Cher Monsieur et ami J'ai été bien ému en voyant votre écriture, je pense tant, si incessamment à vous et à Madame Bénac depuis le jour affreux. Oui je voudrais connaître les lettres de votre fils pour me consoler un peu, (pour me désoler davantage !) de ne pas l'avoir connu. Ne parlez pas de vengeance. Redites-vous ces beaux vers de Voltaire qui répondent mieux à la noblesse de votre cœur et qui était certainement aussi celle de votre Jean

“Des Dieux que nous servons connais la différence
Le tien t'a commandé le meurtre et la vengeance
Et le mien quand ton bras vient de m'assassiner
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.”

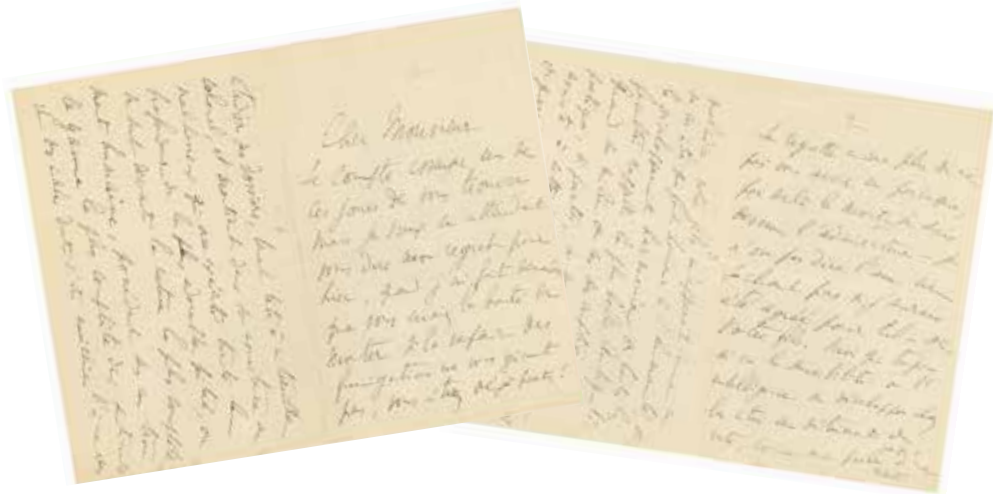
J'envoie votre lettre à Reynaldo, je lui avais déjà écrit pour lui apprendre votre malheur mais ne savais où lui adresser la lettre. Je pleure avec vous et avec Madame Bénac »....



* « Je vais être bien mauvais correcteur parce que j'ai tellement pleuré en lisant ces lettres délicieuses, pleuré, sangloté, du commencement à la fin, que cela ne laisse pas les yeux très nets pour la typographie. La découverte de cette âme, de cette intelligence que je ne soupçonnais pas, le contraste de tout cela qui est encore en vie au moment où les lettres sont écrites, de tout cela qu'on admire qu'on aime, qui fait qu'on veut connaître celui qui a écrit, tâcher de devenir son ami, lui communiquer la pauvre expérience qu'on peut avoir des choses de l'esprit et se réchauffer soi-même à cet incomparable rayonnement – et puis se dire que tout cela n'est plus possible que celui qui était en vie au moment où cela fut écrit, ne l'est plus au moment où on lit, vraiment c'est une grande douleur. Je ne pleure plus seulement sur vous, sur Madame Bénac, je pleure un ami inconnu hier et que je n'oublierai plus. Quels dons ! Tout ce qu'à tant de reprises il dit sur les saisons, sur l'automne, sur l'hiver, sur le clair de lune, sur le coucher du soleil (et toujours avec l'antithèse si naturelle à ce cœur exquis de la méchanceté des hommes au milieu de ces belles choses) tout cela est bien intéressant et je sens combien votre amour de la nature, à vous et à sa mère, et votre double bonté, se retrouvent là. Ce qu'il dit du *goût* des bonbons de la rue Auber lui évoquant aussitôt votre pas, indique entre lui et moi (si j'ose le dire avec bien de l'orgueil) de telles affinités que j'ai été presque stupéfait. Je vais écrire à Reynaldo ce qu'il dit de ses mélodies, je crois que Reynaldo et moi, nous connaissons ce Fontaine. La joie de trouver ce Molière, ce Musset, cette adorable délicatesse à demi ironique du Schumann chanté en allemand sont trop prononcer les paroles (ah ! quelle leçon pour tous les braillards antiwagnériens de l'heure, que cette *mesure* exquise dans la conciliation de l'art et du patriotisme). Mais je ne finirais pas et je ne vous ai rien dit de ce que j'aurais voulu vous dire car si je vous ai parlé de l'intelligence tout cela me touche moins que le cœur, que la tendresse familiale, d'une famille comme était la mienne. Quel chagrin, quel honneur d'avoir eu, d'avoir formé, d'avoir perdu un tel fils. Permettez-moi de vous embrasser avec un tendre respect. [...] Vraiment je n'ai vu aucune faute d'impression, je crois qu'il faudrait un grand K à Kronprinz, mais je n'en suis pas certain et vraiment il ne le mérite pas. Puisque vous m'avez donné 48 heures, je ne me séparerai que dans 24 heures de ce livre si cher, non pour corriger des fautes qui n'y sont pas mais pour rester 24 heures de plus avec mon nouvel ami. – Parmi tous ceux que j'ai perdus depuis un an (je ne suis plus qu'une loque morale. Physique c'était déjà fait avant) vous ai-je dit que Fénelon que vous aviez rencontré à la maison, que vous aviez tant apprécié et qui me parlait si souvent de vous a été tué. C'est un désespoir pour moi ».



* « J'ai été tellement ému par la 1^{re} lecture que dans ma lettre d'hier je ne vous ai pas assez dit combien c'était *remarquable* (par exemple la délicieuse impression des fraisiers) ; et cette hauteur morale. Il ne pense qu'à vous, au bien-être qu'il vous doit, à votre sécurité. Si cela pouvait être doux qu'il fut connu de quelques esprits d'élite, je me chargerais volontiers de le faire lire (si c'était dans l'ordre de ses admirations ou de ses sympathies) par Mad^e de Noailles, par Hermant, par Robert de Flers, par Barrès. Je n'ai pas vu de gens depuis bien longtemps, mais je sais qu'on se souvient de moi avec amitié et je serais heureux qu'on en reportât un peu sur votre fils. Si d'autres noms vous viennent à l'esprit dites le moi, je vous dirai si je peux. Page 26 je me suis permis d'indiquer qu'il manque une virgule entre des morts, des blessés. – Comme je n'ai jamais su l'ortographe, je ne peux vous dire avec certitude si page 106, il n'y a pas de faute à "si privilégié que je sois". Pourtant il me semble qu'il faudrait : "que je soie". Mais je n'en suis pas certain »...



* « Je compte essayer un de ces jours de vous trouver mais je veux en attendant vous dire mon regret pour hier, quand j'ai fait demander que vous eussiez la bonté de monter si la vapeur des fumigations ne vous gênait pas, vous était déjà parti ! Je regrette encore plus de ne pas vous avoir vu par ce que, par-delà la mort, je suis devenu l'admirateur – je n'ose pas dire l'ami ne sachant pas si j'aurais été agréé pour tel – de votre fils. Moi qui toujours ai vu la sensibilité ou l'intelligence se développer chez les êtres au détriment du reste, comme une perle naît d'une maladie, votre fils m'apparaît comme un de ces êtres qui font honneur à l'humanité, où le développement harmonieux de toutes les facultés rappelle la plus belle Antiquité. Quant au milieu de ces descriptions si poétiques, si peintes, si musicales, on assiste à cette scène tragique du conseil de guerre [le 26 octobre 1914, Jean Bénac, avocat dans le civil, a été commis d'office pour la défense de cinq hommes ; il en sauvera quatre de la mort], qu'on voit l'énergie du jeune homme ayant moins de quatre heures pour étudier ses dossiers, tenant tête à un terrible colonel, et montrant dans son assistance au malheureux qui sera exécuté toute la profondeur de la plus adorable pitié, on se sent devant la nature la plus complètement humaine, possédant sans un trou la gamme la plus complète des sentiments et des idées dont s'est enrichie l'âme des hommes ; et on ne sait pas si on doit plus envier ou plaindre des parents qui ont su créer former un tel fils, lui inspirer de tels élans de tendresse qui font éclater en sanglots à chaque page du livre – et qui l'ont perdu. On dit quelquefois qu'un écrivain qui n'est plus vit dans ses œuvres. On ne le dira jamais avec plus de vérité que pour ces lettres, celui qui les écrivit, vit tellement devant nous, dans la richesse délicieuse de ces dons et la simplicité de son cœur, qu'on l'aime, qu'on le place parmi ce qu'on estime, ce qu'on honore le plus, et qu'on ne peut se consoler de ne pouvoir le connaître qu'au travers de ce testament inconscient et admirable qu'il a laissé. Et ce qui le rendrait plus heureux que toutes les louanges, il ne se fait pas seulement aimer et admirer, il fait aimer et admirer davantage, même de ceux qui les connaissent, les parents qui ont mérités qu'il les aimât ainsi et dont on retrouve en lui les dons mêlés. La fatigue me force à interrompre ici cette lettre mais je vous réécrirai et je vous demande la permission de vous embrasser avec un tendre respect et de mêler aux vôtres les larmes, que les lettres de votre fils font jaillir de mes yeux à tout instant ». Il ajoute, en ce qui le concerne : « J'ai été remis dans le service armé et ajourné à 6 mois, par un major inénarrable ».



* « La longue lettre qu'on vous porte en même temps que ce petit mot avait été écrite deux jours avant que je n'eusse reçu la vôtre. On vous porte donc ce mot, la lettre, et l'admirable livre. J'aurais beaucoup à vous dire sur votre lettre ; vous savez que déjà il y a deux mois que je m'étais permis de vous dire que je n'étais pas d'accord avec vous. Et sans doute il était indiscret de vous donner un avis en pareil sujet, mais vous avez bien dû comprendre le sentiment pieux qui m'inspirait. Votre lettre ne peut qu'accentuer mon avis et le désaccord. En tout cas je vous renvoie immédiatement le livre ou votre fils vit, se fait adorer, apparaît admirable, toutes raisons qui en ne pensant absolument qu'à lui et en surmontant les susceptibilités de votre désespoir, conseilleraient sa diffusion actuelle. Car après la guerre il y aura toute une littérature de la guerre où il risquera d'être noyé, et d'autre part, même si vous avez de lui des ouvrages littéraires proprement dits, il était trop jeune et n'était pas arrivé à une originalité de forme suffisante pour pouvoir y révéler aussi complètement son admirable personnalité que dans ces lettres. Il est probable que l'autorité militaire se contenterait de quelques coupures. Je n'ai sans doute pas bien pu lire ce que vous me dites de Madame Bénac, ne supposant pas qu'elle eût ignoré jusqu'ici cette publication. Je me sépare à regret d'un tel ami. Justement un jeune homme de Thann est venu ce soir, je n'ai pas osé lui en parler »... [sans signature, il ne restait plus de place pour la mettre ; une partie de la lettre a été soulignée à l'encre, probablement par André Bénac.]

Marcel Roux



39

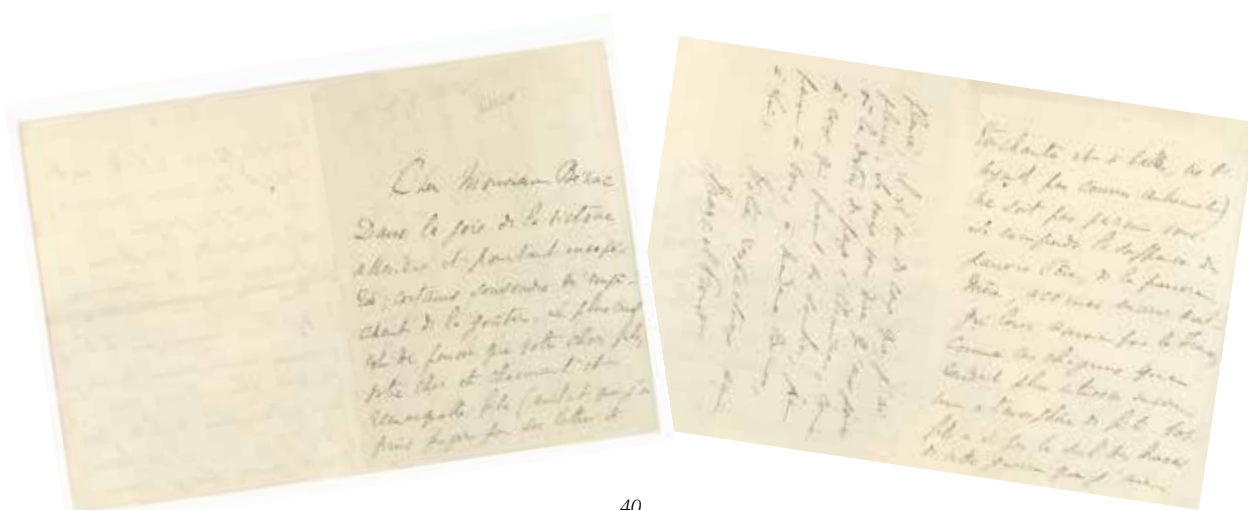
39 **Marcel PROUST. L.A.S., [mi-décembre 1916], à Julia DAUDET ; 4 pages in-8.**

1 500 / 2 000

Jolie lettre inédite à Madame Daudet, à propos d'une soirée en l'honneur de Francis Jammes.

[Proust appréciait les livres de Mme Alphonse Daudet, qui donnera le 27 décembre 1916 un dîner en l'honneur de Francis JAMMES ; on y chanta des mélodies de Darius Milhaud sur des vers de Jammes. Proust s'y rendra. Outre lui et les enfants Daudet, on notait, parmi les convives, Misia Edwards, Hélène Vacaresco et Paul Claudel.]

« Je ne sais comment vous remercier de votre invitation. Je suis toujours étonné qu'on sache que j'existe encore, et cet étonnement se double, quand c'est vous qui voulez bien vous souvenir du malade, de la gratitude la plus émue. Hélas je ne suis pas en état de venir lundi, comme je l'aimerais tant, dans cette demeure vraiment consacrée et sacrée pour moi, par l'admiration et le souvenir. Tous les plaisirs s'y mêleraient. Il y a si longtemps que je n'ai vu Lucien. J'aimerais tant revoir Léon depuis qu'il a parlé de moi avec tant de bonté. Vous savez comme j'admire Jammes. Et vous savez surtout que la plus grande tentation, Madame, serait de me retrouver auprès de vous, de causer avec vous, de savoir si vous continuez à étudier cette psychologie de l'Enfant dont vous m'aviez parlé, et qui devait fournir la matière de ce que vous avez, comme diraient les gens bêtes, "sur le chantier". Quel mot quand atelier de dentelles ne serait pas assez délicat. Si Lundi dans la soirée je n'étais pas trop mal, je viendrais vous dire bonsoir à l'heure où vos invités vous quitteraient. Mais c'est peu probable. D'ailleurs je me lève si rarement, que les jours où cela m'arrive je redoute un peu les trop grandes fêtes. Parce que ceux qui ne connaissent pas ma vie et ne savent pas mon état concluraient que je suis bien portant puisque je vais dans le monde et que je ferais mieux de faire comme Lucien, comme tous ceux qui participent à la guerre. Et certes je le ferai si j'en étais capable »...



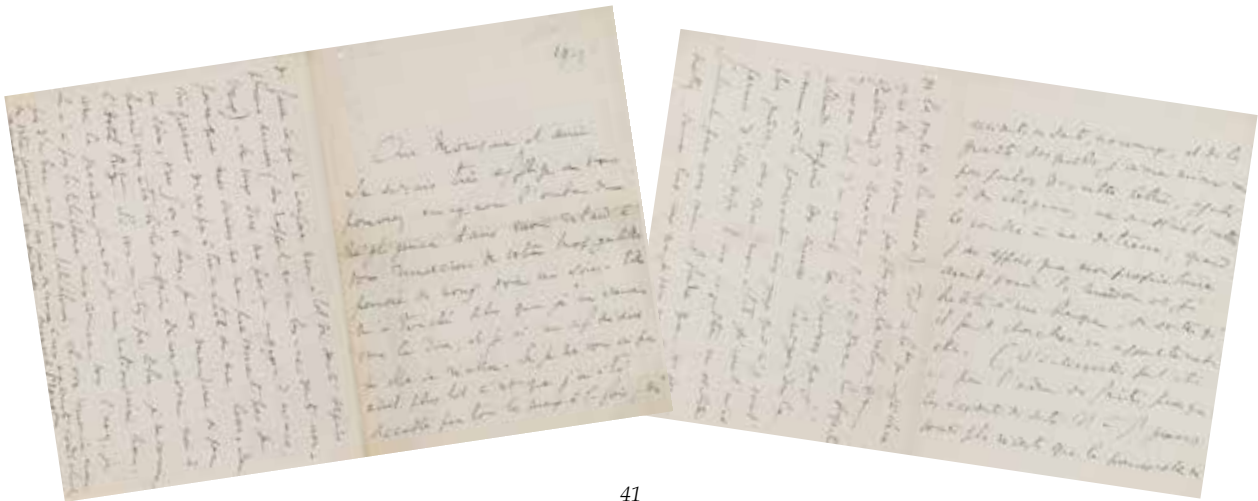
40

40 **Marcel PROUST.** L.A.S., [11 ? novembre 1918], à André BÉNAC ; 3 pages in-8.

1 200 / 1 500

Lettre inédite se réjouissant de la fin de la guerre, mais pensant avec tristesse à ceux qui sont morts.

« Dans la joie de la victoire attendue et pourtant inespérée, certains souvenirs m'empêchent de la goûter. Le plus cruel est de penser que votre cher fils, votre cher et charmant est remarquable fils (autant que j'en puis juger par ses lettres si touchantes et si belles, ne l'ayant pas connu autrement) ne soit pas parmi vous. Je comprends la souffrance du pauvre Père, de la pauvre Mère, accrues encore malgré leur amour pour la France, comme ces chagrins que rendent plus atroces encore une atmosphère de fête. Votre fils n'est pas le seul des braves de cette guerre que j'aie pleuré, il est un de ceux que j'ai pleuré. Je veux vous dire qu'au jour où le destin du pays s'illumine, comme à ceux qui furent si sombres, je pense à vous, à Madame Bénac, à Lui, Votre respectueux ami Marcel Proust ».



41

41 **Marcel PROUST.** L.A.S., [mars 1919], à Fernand VANDÉREM ; 4 pages in-8.

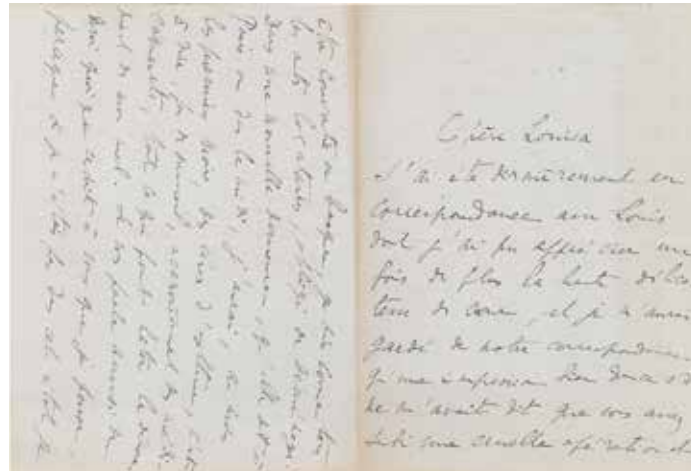
2 000 / 2 500

Belle lettre s'inquiétant de la correction des épreuves de la Recherche, de sa mauvaise santé, de son prochain déménagement du Boulevard Haussmann, et invitant le critique à dîner au Ritz.

[L'écrivain Fernand VANDÉREM (1864-1939) était un critique littéraire réputé.]

« Cher Monsieur et ami Je serais très affligé si vous pouviez imaginer l'ombre de négligence dans mon retard à vous remercier de votre trop gentille pensée de nous voir un soir. Elle m'a touché plus que je ne saurais vous le dire, et j'ai un vif désir qu'elle se réalise. Si je ne vous ai pas écrit plus tôt c'est que j'ai été accablé de tous les maux à la fois ; des accidents de santé, nouveaux, et de la gravité desquels j'aime mieux ne pas parler dans cette lettre, ajoutés à des chagrins, me semblaient mettre le comble à ma détresse, quand j'ai appris que mon propriétaire avait vendu la maison où j'habite à une banque, de sorte qu'il faut chercher un appartement etc. (J'intervertis peut-être un peu l'ordre des faits, parce que les accidents de santé tout à fait graves sont plus récents que la nouvelle de la vente de la maison.) Tout cela ne m'empêchera pas de vous voir, pas plus que le retour de Gallimard d'Amérique, c'est-à-dire la perspective d'avoir tout d'un coup les épreuves que j'attends depuis des années. Corriger dans la mesure où le pourront mes yeux qui n'y voient plus guère, sans que mon état général m'ait permis d'aller depuis quatre ans consulter un oculiste. Seulement pour vous voir il faudra que vous permettiez, comme tous ceux que je vois me le permettent, de faire ce que m'impose mon état de santé depuis plusieurs années (sans rapport avec les accidents nouveaux). Je veux dire ne pas m'engager d'avance, parce que mes crises ne me prévenant pas je risquerais de ne pas être en état de me lever. Donc un soir, vers 5 ou 6 heures, je vous demanderai si par hasard vous êtes libre de venir dîner avec moi à l'Hôtel Ritz. Si vous n'êtes pas libre, je recommencerai le premier jour où je me retrouverai bien »...

Correspondance (Ph. Kolb), t. XVIII, p. 144.

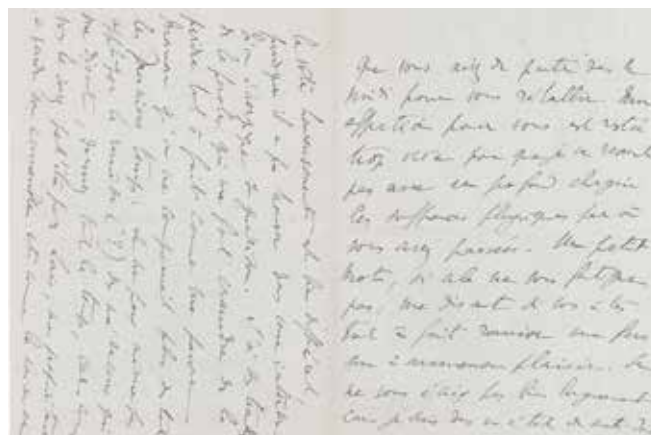


42 **Marcel PROUST.** L.A.S., [25 avril 1919], à Louisa de MORNAND ; 5 pages in-8, enveloppe. 2 000 / 2 500
Belle lettre à l'ancienne maîtresse de son ami Louis d'Albufera, sur son prochain déménagement et sur son état de santé.

[Proust va devoir quitter son appartement du boulevard Haussmann ; il est atteint de troubles de la parole.]

« Chère Louisa J'ai été dernièrement en correspondance avec Louis [d'Albufera] dont j'ai pu apprécier une fois de plus la haute délicatesse de cœur, et je n'aurais gardé de notre correspondance qu'une impression bien douce s'il ne m'avait dit que vous aviez subi une cruelle opération et que vous aviez dû partir dans le Midi pour vous rétablir [l'enveloppe montre qu'on a fait suivre la lettre à Marseille]. Mon affection pour vous est restée trop vive pour que je ne ressente pas avec un profond chagrin les souffrances physiques par où vous avez passées. Un petit mot, si cela ne vous fatigue pas, me disant si vous êtes tout à fait remise me fera un immense plaisir. Je ne vous écris pas bien longuement car je suis dans un état de santé dont le vôtre heureusement est bien différent, puisque il a pu trouver dans une intervention énergique sa guérison. J'ai des troubles de la parole qui me font craindre de la perdre tout à fait comme ma pauvre Maman qu'on ne comprenait plus du tout les premiers temps. Je ne peux même pas appliquer le remède (?) des médecins qui me disent, dormez tout le temps, car comme vous le savez peut-être par Louis, ma propriétaire a vendu son immeuble et comme la maison va être convertie en banque, je suis comme tous les autres locataires, obligé de déménager. Dans une nouvelle demeure, qu'elle soit à Paris ou dans le Midi, j'aurai, au moins les premiers mois, des crises d'asthme, c'est-à-dire, pas de sommeil, accroissement de médicaments, tout ce qui peut hâter le dénouement de mon mal. Je vous parle ainsi de moi quoi que ce soit à vous que je pense, parce que si je n'étais pas dans cet état je vous écrirais davantage, pauvre chère malade que j'espère guérie ! Je vous assure que ma tristesse est beaucoup plus sur vous que sur moi et que je ne vous parle de moi que pour que vous ne m'accusiez pas d'indifférence. J'espère un soir où je pourrai parler dîner avec vous quelque part et causer avec vous des jours heureux d'autrefois »...

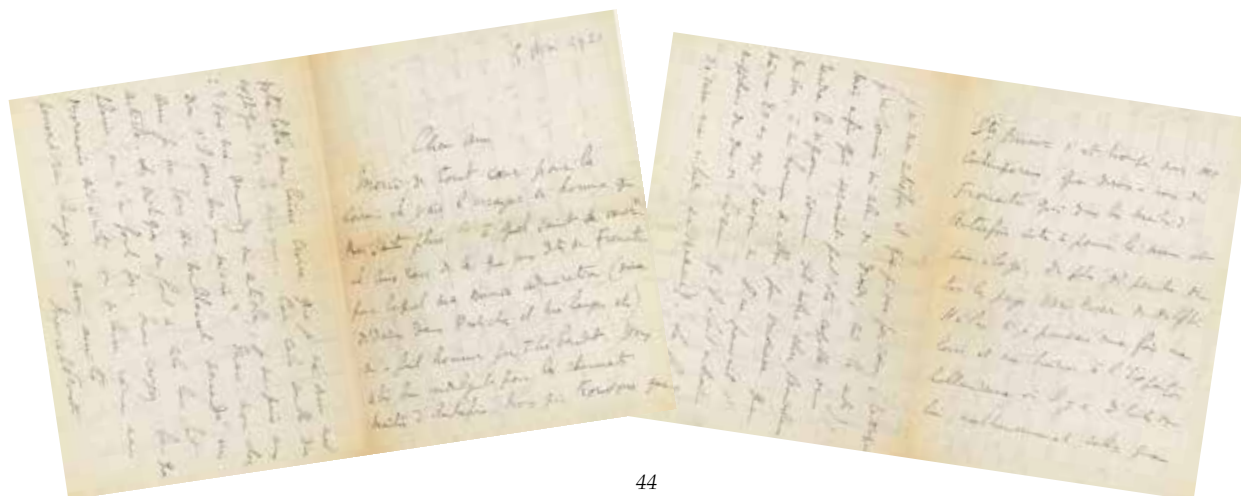
Correspondance (Ph. Kolb), t. XVIII, p. 180.





43 **Louisa de MORNAND** (1884-1963). Sa PHOTOGRAPHIE par REUTLINGER ; 32 x 20,5 cm, papier albuminé monté sur carte à la marque du photographe. 400 / 500

Beau portrait en pied de l'actrice, maîtresse de Louis d'Albufera et amie de Proust.



44

44 **Marcel PROUST.** L.A.S., [4 ou 5 mai 1921], à Fernand VANDÉREM ; 4 pages in-8.

2 500 / 3 000

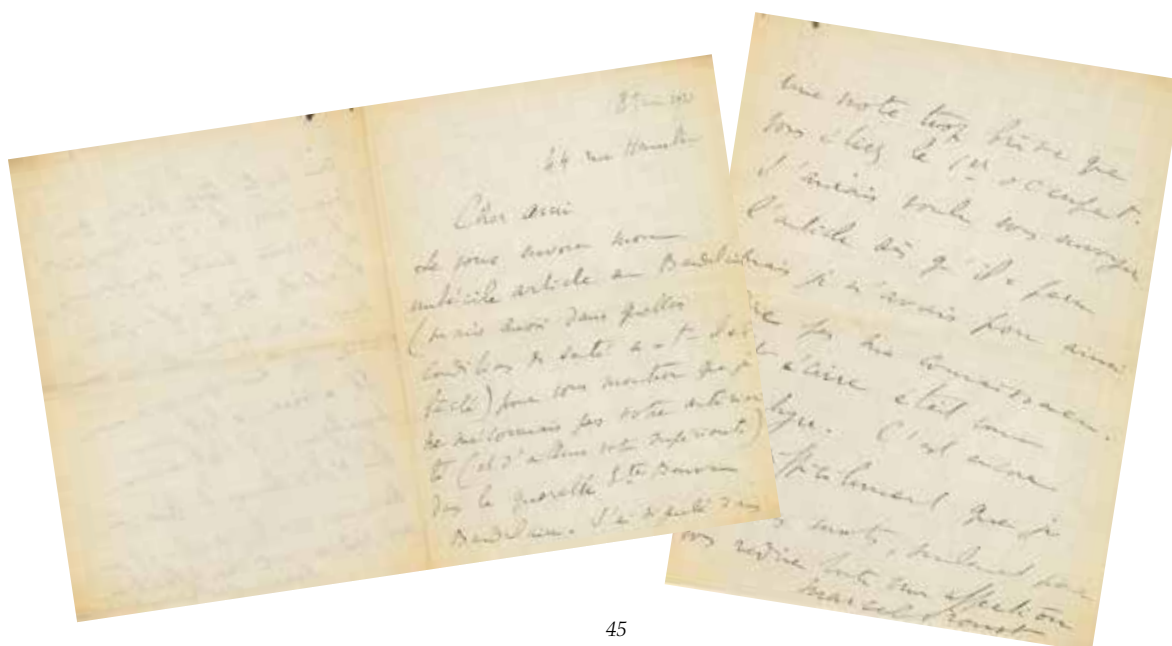
Très belle lettre évoquant la peinture de Vermeer.

[Proust réagit à un article de Vandérem (*Revue de France*, 15 mars 1921) critiquant Eugène FROMENTIN ; il mentionne, à propos de VERMEER, l'*Exposition hollandaise* au Musée du Jeu de Paume (avril-mai 1921), où étaient exposés trois tableaux de Vermeer, dont la fameuse *Vue de Delft* ; il s'y rendra avec Jean-Louis Vaudoyer vers le 24 mai, pour aller contempler le petit pan de mur jaune, et y sera pris d'un malaise, qui lui inspirera les pages de la mort de Bergotte.]

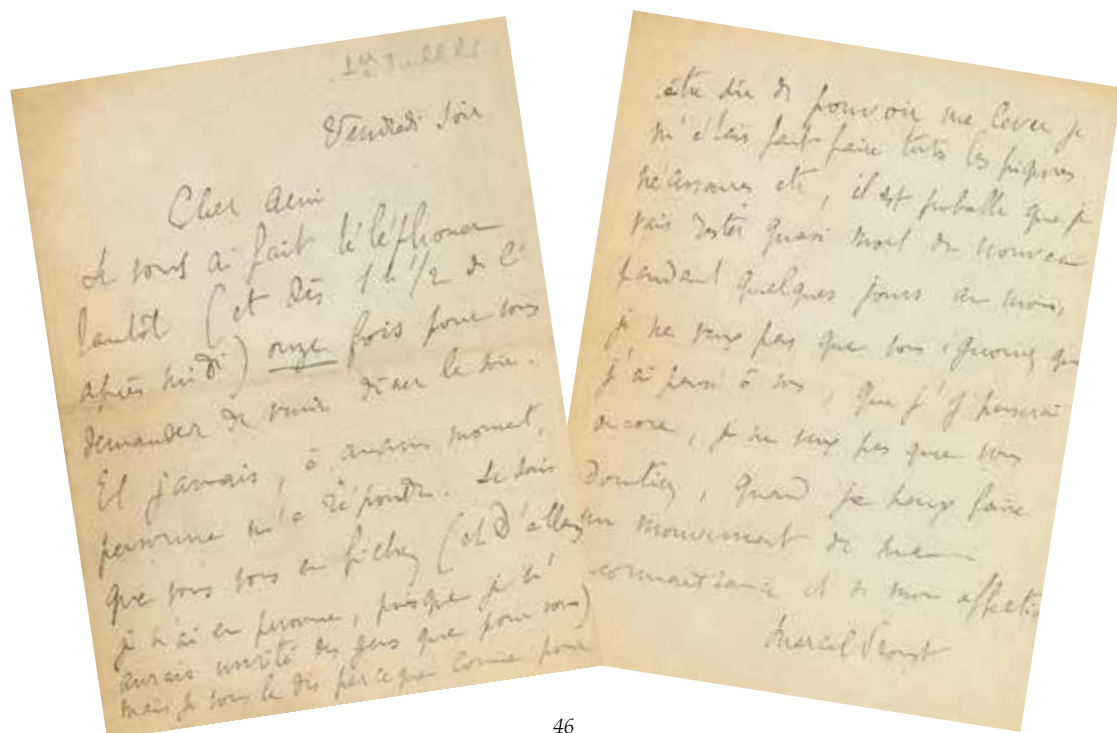
Il va essayer la cure conseillée par Vandérem, « en homme qui ne sait plus "à quel saint se vouer". Je suis ravi de ce que vous dites de Fromentin pour lequel ma mince admiration (voire dédain dans *Pastiches et Mélanges* etc.) m'a fait honnir par Thibaudet. Vous êtes bien indulgent pour les charmants *Maîtres d'Autrefois*. Nous qui trouvons que Ste Beuve s'est trompé sur ses contemporains, que dirons-nous de Fromentin qui dans les *Maîtres d'Autrefois* cite à peine le nom et sans éloge, du plus grand peintre de tous les pays Ver Meer de Delft. Hélas si je pouvais une fois me lever et me traîner à l'Exposition hollandaise où il y a 3 toiles de lui, malheureusement celles que j'ai vues autrefois et que je sais par cœur (tandis que je ne connais ni celui de Dresde, ni les autres), mais enfin qui seraient peut-être capables de rendre la vigueur comme dit notre cher Baudelaire du vin, à un homme si ébloui par Vermeer que même 20 ans après l'avoir vu il ne pouvait s'empêcher de dire de Swann qu'il était en train "d'écrire une étude sur Vermeer" ».

Puis il dément avoir demandé un article à Vandérem : « Les critiques en font si cela leur fait plaisir, ou n'en font pas. Mais croyez bien que désormais sévérités ou silence même ne peuvent rien changer à mon amitié »...

Correspondance (Ph. Kolb), t. XX, p. 245.



45



45 **Marcel PROUST**. L.A.S., 44 rue Hamelin [7 juin 1921], à Fernand VANDÉREM ; 2 pages in-8 2 000 / 2 500
Au sujet de son article sur Baudelaire.

[Le 1^{er} juin, la *Nouvelle Revue française* a publié l'étude de Proust « À propos de Baudelaire », qui reprend certaines idées du *Contre Sainte-Beuve*.]

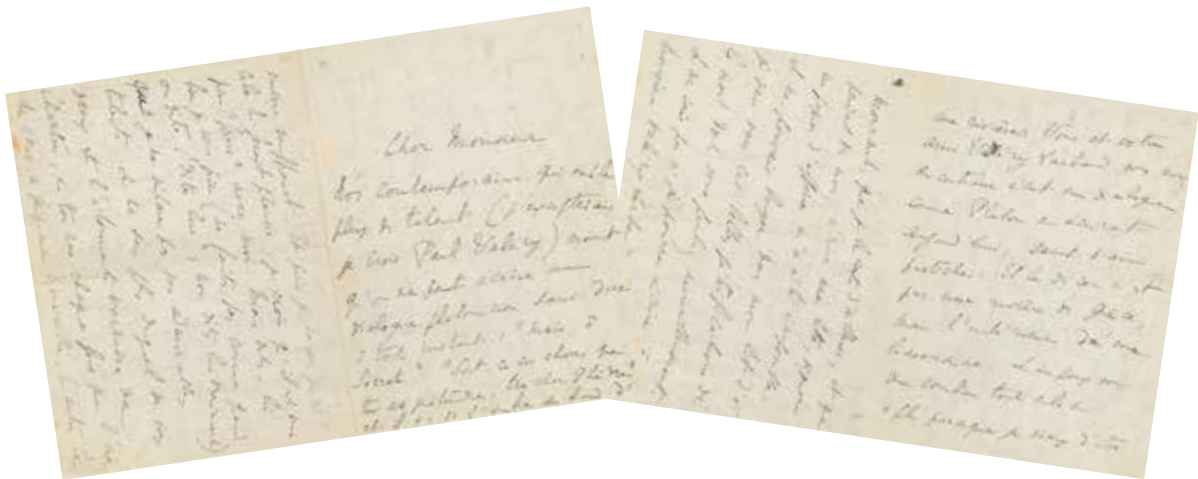
« Cher ami Je vous envoie mon imbécile article sur Baudelaire (mais aussi dans quelles conditions de santé a-t-il été bâclé) pour vous montrer que je ne méconnaiss pas votre antériorité (et d'ailleurs votre supériorité) dans la querelle Ste Beuve Baudelaire. J'ai signalé dans une note trop brève que vous étiez le premier occupant. J'aurais voulu vous envoyer l'article dès qu'il a paru mais je n'avais pour ainsi dire pas ma connaissance. Et écrire était un martyre. C'est encore bien difficilement que je trace ces mots, seulement pour vous redire toute mon affection »...

Correspondance (Ph. Kolb), t. XX, p. 319.

46 **Marcel PROUST**. L.A.S., Vendredi soir [1er juillet 1921], à Fernand VANDÉREM ; 2 pages in-8. 1 000 / 1 500

« Cher ami Je vous ai fait téléphoner tantôt (et dès 1 h ½ de l'après-midi) onze fois pour vous demander de venir dîner le soir. Et jamais, à aucun moment, personne n'a répondu. Je sais que vous vous en fichez (et d'ailleurs je n'ai eu personne, puisque je n'aurais invité des gens que pour vous) mais je vous le dis parce que comme pour être sûr de pouvoir me lever je m'étais fait faire toutes les piqûres nécessaires etc., il est probable que je vais rester quasi mort de nouveau pendant quelques jours au moins, je ne veux pas que vous ignoriez que j'ai pensé à vous, que j'y penserai encore, je ne veux pas que vous doutiez, quand je peux faire un mouvement de ma reconnaissance et de mon affection »...

Correspondance (Ph. Kolb), t. XX, p. 373.



47 **Marcel PROUST**. L.A.S., [vers le 11 juillet 1921], à Léon-Paul FARGUE ; 8 pages in-8.

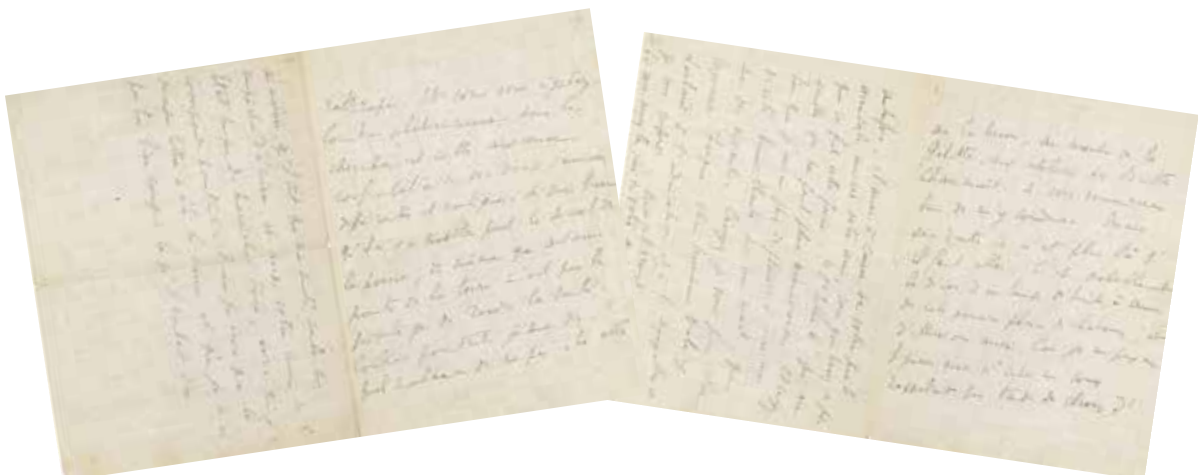
3 000 / 4 000

Très belle lettre littéraire disant son admiration pour Fargue et Valéry Larbaud.

[Après la lecture des *Poèmes* d'Henry J.-M. LEVET, « précédés d'une Conversation de MM. Léon-Paul FARGUE et Valéry LARBAUD » (La Maison des Amis des Livres, 1921).]

« Nos contemporains qui ont le plus de talent (j'excepterais je crois Paul Valéry) croient qu'on ne peut écrire un dialogue platonicien sans dire à tout instant : "Mais, ô Socrate" ... "Sont-ce ces choses que tu as prétendues, très cher Phèdre" et il y a de l'ombre au bord d'une rivière. Vous et votre ami Valéry Larbaud vous avez au contraire écrit un dialogue comme Platon en écrirait aujourd'hui, sans vain pastiche. Et le décor n'est pas une rivière de Grèce, mais l'intérieur d'une limousine. Je ne peux vous dire combien tout cela m'a plu parce que je viens d'être mourant, que je le reste d'ailleurs, et que pendant des mois, écrire une lettre, signer un papier d'affaires m'a été impossible. Je ne pouvais bouger dans mon lit d'où je vais vers ces belles pétrifications de la mort dont vous parlez merveilleusement. Je ne sais pas si je pourrai écrire à Monsieur Valéry Larbaud tant je suis encore souffrant. Et puis je ne sais pas si cela lui ferait plaisir, je crois qu'il est un peu "frais" avec moi. Mais dites-lui bien je vous prie (ne faites pas comme quand on dit : "dites-lui", non dites lui vraiment) que je ne sépare pas vos admirables talents. Je ne sais plus duquel de vous deux est l'étonnante verrière de Chartres, en tous cas chaque fois que l'un de vous a fait une trouvaille, l'autre le rattrape. Et vous vous égalez. Combien platonicienne sans le chercher est cette anxieuse confrontation de vos deux jeunesses différentes et contiguës. Je sais bien qu'il n'y a nulle part le secret de la poésie, de même que certains points de la terre n'ont pas le privilège de rendre la santé. Combien pourtant je me dis : "Quel malheur de ne pas être allé au Criterion, au moulin de la Galette, aux ateliers des Buttes Chaumont". Je vous demanderais bien de m'y conduire. Mais sans doute ce n'est plus là qu'il faut aller. C'est probablement le décor d'un temps détruit, à cause de cela pourvu plein de charmes, et d'illusions aussi. Car je ne peux me figurer que si cela ne vous rappelait pas tant de choses d'autrefois, et aussi à cause de votre piété amicale envers votre ami, vous goûteriez si peu que ce fût cette poésie : "l'Esthète" [poème de Levet] qui me semble on ne peut plus mauvaise. Et croyez bien que j'aurais plus de plaisir à dire une vérité bienveillante sur un mort, que sur des vivants. Croyez je vous prie cher Monsieur Fargue, cher Monsieur Valéry Larbaud à l'admiration et à la sympathie où je vous confonds »...

Correspondance (Ph. Kolb), t. XX, p. 389.





48 **Marcel PROUST**. L.A.S., 44 rue Hamelin [début novembre 1921], à Henri DUVERNOIS ; 7 pages et quart in-8. 3 000 / 4 000

Belle lettre inédite sur la publication de *Jalousie* dans *Les Œuvres libres*.

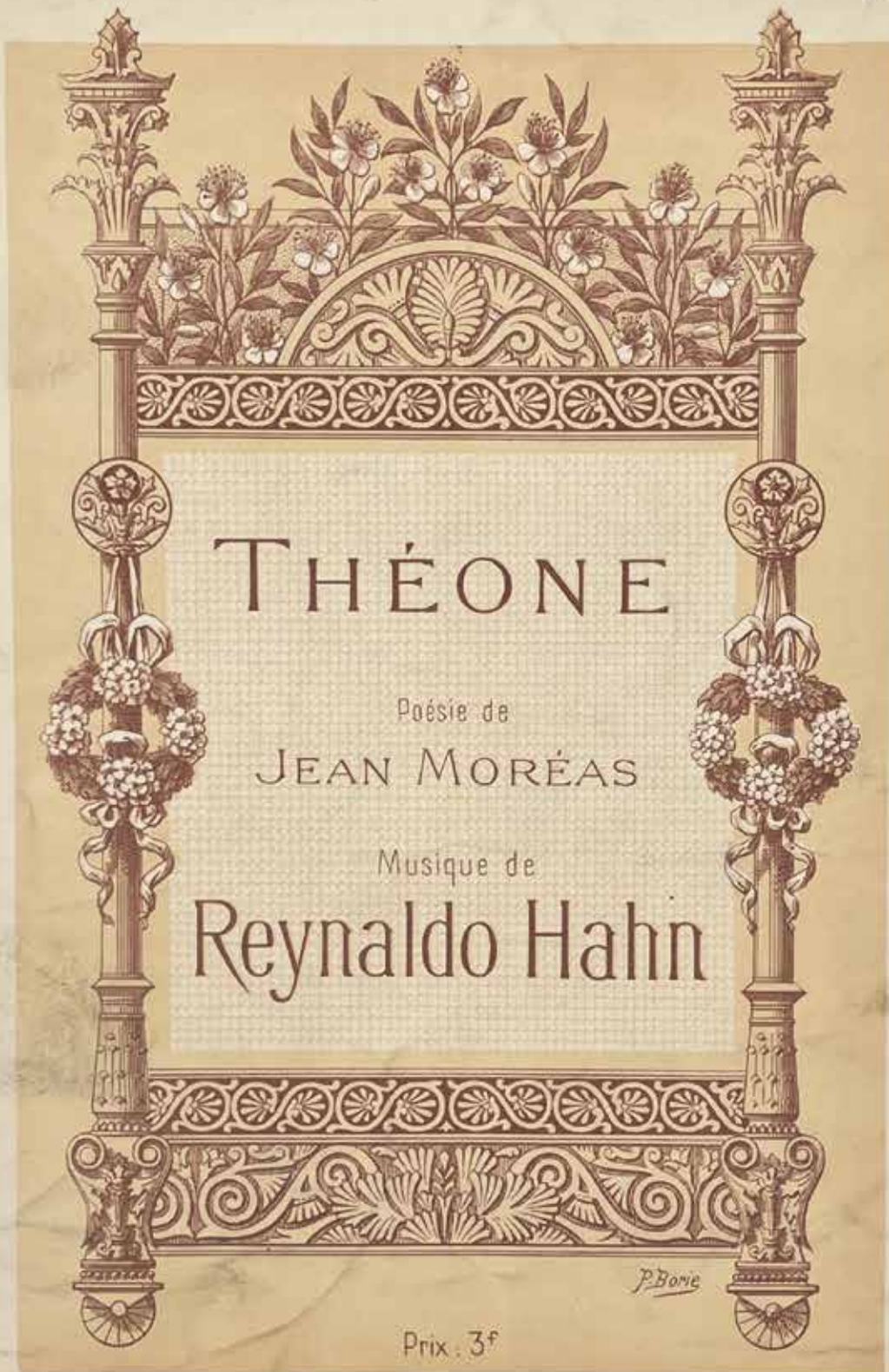
[Henri Duvernois dirigeait *Les Œuvres libres*, « recueil littéraire mensuel ne publiant que de l'inédit », fondé par l'éditeur Arthème Fayard. Dans le premier numéro (juillet 1921), il y publia *Morte la bête*, « grande nouvelle inédite », que Sacha Guitry adapta au théâtre sous le titre *Jacqueline* (créée le 5 novembre au théâtre Édouard VII ; Proust donna, dans la livraison de novembre des *Œuvres libres*, un texte intitulé *Jalousie*, extraits de *La Prisonnière*, sur la jalousie du Narrateur pour Albertine.]

« Mon cher ami Je vous écris d'abord pour vous dire combien j'ai été heureux de votre triomphe pour *Morte la bête*. Vous êtes inouï de pouvoir lancer ainsi tous les mois, même toutes les semaines, de si hautes et éblouissantes fusées. Encore ma comparaison n'est-elle pas juste du tout, c'est dans le sens de la profondeur que j'aurais dû la prendre. Car je ne sais rien de plus beau que ces actions en fait si contradictoires, et qu'une explication psychologique que vous laissez souvent à deviner (à quoi bon un effet fournir les détails de l'addition des mobiles quand vous êtes sûr du total) rend exactement superposables (par ex. l'étrangement) ».

Il raconte longuement comment il s'est empoisonné, le pharmacien s'étant tropé dans le dosage des cachets... « Quand alors je pensai (dans la mesure où je pouvais penser) aux doses colossales que j'avais prises, l'idée que j'allais mourir fut dominée par l'immense éclat de rire de quelqu'un qui se soumet à la torture pour diminuer un toxique et croyant le faire, en prend 14 fois davantage. Je n'ai pas quitté mon lit depuis, mais enfin je vais mieux, en diminuant les doses, mais non pas mes doses primitives, les doses du pharmacien négligent. Aussi cela commence à se remettre – il est vrai que le reste finit, pendant que cela commence. J'espère pourtant qu'on enterrera un homme désintoxiqué de la veille ! – Enfin je voulais vous dire que je me suis procuré les *Œuvres libres*, que ce qui me reste de vanités en a été grisé, mais que je vous supplie de ne pas lire *Jalousie* car je me rends compte maintenant combien j'ai mal rafistolé des morceaux qui en eux-mêmes ont q.q. sens. Toutes mes excuses à Monsieur Fayard. Car, combien ses lecteurs vont trouver mon extrait stupide. Enfin en pensant que c'est mon "unique" représentation, puisque Gallimard qui vous aime aurait du chagrin, "je me console" comme on dit précisément dans les (petits) "chagrins". Jusque-là je croyais que c'était pas mal, mon extrait. Au lieu de console c'était désolé, le verbe qui correspondait à ma défense de recommencer. Enfin, si ça ne vous a pas causé trop d'ennuis, encore une fois, je me console. Je crois que dans cette *Jalousie*, il y a beaucoup de choses pas bêtes et vivantes, mais j'ai mal arrangé ça. [...] Je ne connais pas Sacha Guitry mais comme je l'admire infiniment, si vous en avez l'occasion dites-lui ma joie de la réussite de *Jacqueline* ».



à Marcel.
ton ami, R.H.



THÉONE

Poésie de
JEAN MORÉAS

Musique de
Reynaldo Hahn

P. Bore

Prix . 3^f

PARIS
AU MÉNESTREL, 2^{bis} Rue Vivienne, HEUGEL & C^{ie}
Éditeurs-Propriétaires pour tous Pays
Tous Droits de Reproduction réservés en tous Pays.
y compris la Suède et la Norvège.

Imp. E. Dupré, Paris.

Copyright by HEUGEL & C^{ie} 1897

AU MÉNESTREL
2 bis R. Vivienne

Autour de Monsieur Proust



49 **Reynaldo HAHN.** Théone. Poésie de Jean Moréas, musique de Reynaldo Hahn. Paris, *Au Ménéstrel, Heugel & C^{ie}*, 1897. Un feuillet in-folio, en feuilles, couverture, chemise moderne. 2 000 / 3 000

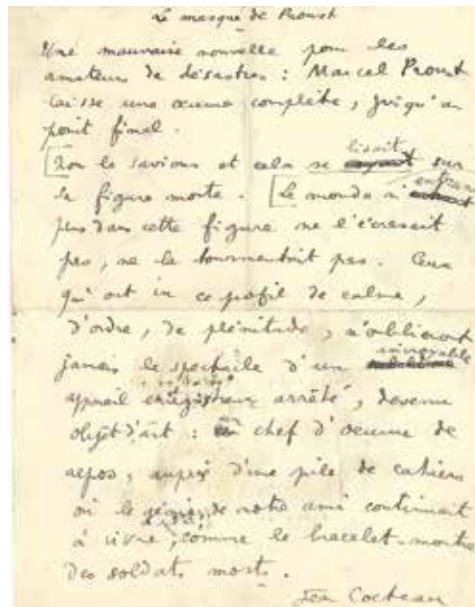
ÉDITION ORIGINALE DE LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO composée par Reynaldo Hahn sur un poème de Jean Moréas, extrait du recueil *Le Pèlerin passionné* (1891, pp. 123-124).

EXEMPLAIRE OFFERT À MARCEL PROUST PAR REYNALDO HAHN, avec cet envoi autographe signé en haut de la page de titre :
À Marcel, Son ami R.H.

« Cet "instrument de musique de génie" qui s'appelle Reynaldo Hahn étreint tous les cœurs, mouille tous les yeux, dans le frisson d'admiration qu'il propage au loin et qui nous fait trembler, nous courbe tous l'un après l'autre, dans une silencieuse et solennelle ondulation des blés sous le vent », écrivait Marcel Proust en 1903 dans sa chronique sur le salon de Madeleine Lemaire publié dans le *Figaro*, « La Cour aux lilas et l'atelier des roses ».

L'exemplaire a figuré dans l'exposition *Marcel Proust and his time* (1955, n°334). La dédicace qui l'enrichit n'est pas citée dans la recension de Pyra Wise, « Une bibliothèque amicale : les livres dédiés à Marcel Proust » (*Revue d'études proustiennes*, n°5, 2017, pp. 251-274).

Couverture salie.



50

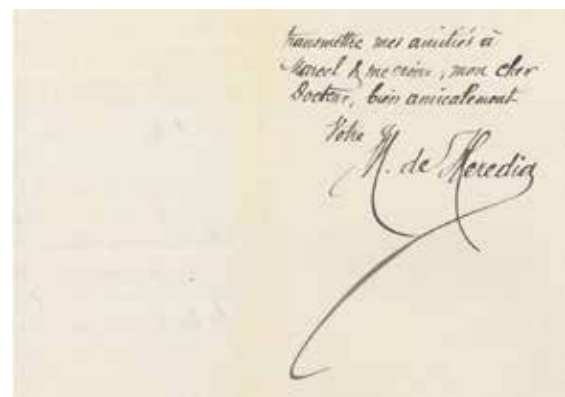
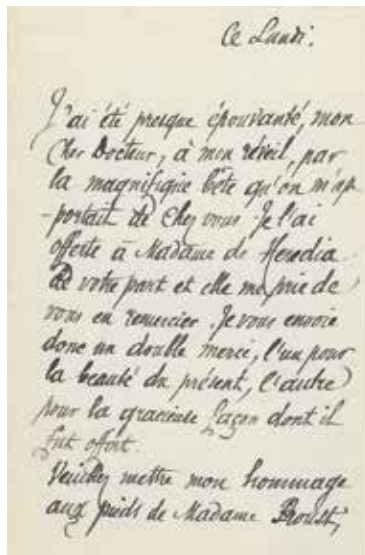
50 **Jean COCTEAU**. MANUSCRIT autographe signé, *Le masque de Proust*, [1922] ; 1 page in-4. 800 / 1 000

Texte paru « à la une » du numéro des *Nouvelles littéraires* du 25 novembre 1922, consacré au décès de Proust. Le manuscrit, sur papier vergé filigrané *Waverley*, présente quelques ratures et corrections. Une légère maculature a été faite à l'imprimerie du journal.

« Une mauvaise nouvelle pour les amateurs de désastres : Marcel Proust laisse une œuvre complète, jusqu'au point final. Nous le savions et cela se lisait sur sa figure morte. Le monde n'entrant plus dans cette figure ne l'écrasait pas, ne la tourmentait pas. Ceux qui ont vu ce profil de calme, d'ordre, de plénitude, n'oublieront jamais le spectacle d'un incroyable appareil enregistreur arrêté, devenu objet d'art : un chef-d'œuvre de repos, auprès d'une pile de cahiers où le génie de notre ami continuait à vivre, comme le bracelet-montre des soldats morts ».

51 **José-Maria de HEREDIA** (1842-1905). L.A.S., Lundi, au Dr. Adrien PROUST ; 1 page et demie in-8. 200 / 250

« J'ai été presque épouvanté, mon cher Docteur, à mon réveil, par la magnifique bête qu'on m'apportait de chez vous. Je l'ai offerte à Madame de Heredia de votre part et elle me prie de vous en remercier. Je vous envoie donc un double merci, l'un pour la beauté du présent, l'autre pour la gracieuse façon dont il fut offert »...



51



52



53

52 [Marcel PROUST]. 5 L.A.S., la plupart avec enveloppe.

300 / 400

Les modèles de Bergotte.

Maurice BARRÈS (14 juin 1904, à Mme Coulangheon, condoléances pour le « deuil si cruel et qui atteint les lettres françaises). Paul BOURGET (promettant de donner un texte sur son voyage en Engadine). Alphonse DAUDET (mai 1887, à Julien Tiersot : il s'est inscrit pour « la première de *Lohengrin* autant par sympathie pour le bel effort de Lamoureux que par admiration pour Wagner). Anatole FRANCE (1890, à Édouard Schuré). Paul HERVIEU (1904). Jules LEMAITRE.

53 [Marcel PROUST]. 4 L.A.S.

250 / 300

Les modèles de Madame Verdurin.

Lydie AUBERNON (à un journaliste dont elle a apprécié les articles). Léontine Arman de CAILLAVET (remerciant d'un beau livre). Julia Alphonse DAUDET (elle s'inscrit au « Comité pour J.H. Rosny dont j'admire le talent et la belle puissance de travail »). Madeleine LEMAIRE (sur la dissolution de la Société des aquarellistes et sa démission).

54 [Marcel PROUST]. 4 photographies.

400 / 500

Docteur Adrien PROUST (père de Marcel ; photo Nadar, format carte de visite ; cachet encre de la collection de Mme Mante-Proust).

Marthe DUBOIS-AMIOT jeune fille [future Mme Robert Proust et belle-sœur de Marcel] (photo van Bosch, format carte de visite).

Un attelage au Bois de Boulogne : Henry comte GREFFULHE (1848-1932) et sa fille Elaine, future duchesse de Gramont, par J DELTON, *Photographie hippique Bois de Boulogne*.

Vue de la campagne près d'Illiers (Combray), par Marmand.





Rendez-vous sur www.alde.fr

Cliquez sur ALDE live

Le compte à rebours est lancé ! Les enchères automatiques sont déjà accessibles !

Vous pouvez enregistrer dès maintenant votre montant maximal. Vous serez prévenus par email, si votre limite est dépassée par un autre enchérisseur.

Vous pouvez ajuster vos enchères à tout moment.

Le jour de la vente, cliquez sur «Rejoindre la vente en direct» pour y participer en temps réel, où que vous soyez.

Le mode d'emploi est disponible dans le menu «Aide» de notre site.

Nouveau ! ALDE live Enchères mobiles

Téléchargez notre application gratuite, sur votre téléphone ou votre tablette.



* * *

Go to www.alde.fr

Click on ALDE live

The countdown is on ! Place your automatic bids by now !

You can already register your maximum amount. You will receive an email if your limit is outbid. You can adapt your bids at any time.

On the day of the sale, click on "Join the live sale" to take part to the streaming, wherever you are.

The operating instructions are available on the menu "Help" of our website.

New ! ALDE live Swipe & bid

Download the mobile & tablet app (for Android or iOS devices) for free !



*à l'indifférence de ce monde. Or, à l'âge de 18 ans, j'étais à nos plans, tous
les dimanches, de fustige. C'est de cette façon que j'ai vu d'ici l'océan, et
ne m'a pas dit un mot de la mer, mais qu'il se rappelait maintenant
le général de Trobreville à l'île de la Cambie, les intérêts
à l'instinct les jels
d'un barbare, qui n'y
pas même sont, n'y
côté de l'aggravation d'
un chagrin, et pour
soulager. Et pour
l'année, en l'été, par
le fait, que l'été, par
à l'instinct, les jels, qui
fut de St. Eustache, qui
ne me dit de la mer, et
mille, si d'antre barbe
d'antre, l'été, ne lui
d'antre, par, et l'été, par
d'antre, l'été, par, et l'été, par
et l'été, par, et l'été, par
l'été, par, et l'été, par
l'été, par, et l'été, par
l'été, par, et l'été, par*

jours de tempête / quand le vent était si fort que Fran-
çoise en me menant aux Champs-Élysées me recom-
mandait de ne pas marcher trop près des murs pour
ne pas recevoir de tuiles sur la tête et ~~disait~~ en gémis-
sant ~~que les journaux parlaient~~ de grands sinistres et
de naufrages. Je n'avais pas de plus grand désir que
de voir une tempête sur la mer, moins comme un beau
spectacle que comme un moment dévoilé de la vie ~~puis-~~
~~sante~~ de la nature; ou plutôt il n'y avait pour moi de
beaux spectacles que ceux que je savais qui n'étaient
pas artificiellement combinés pour mon plaisir, mais
étaient nécessaires, inchangeables, — les beautés ~~de~~
la nature ou du grand art. Je n'étais curieux, je n'é-
tais avide de connaître que ce que je croyais plus réel
que moi-même, ce qui avait pour moi le prix de me
montrer un peu de la pensée d'un grand génie, ou de
la force ou de la grâce de la nature telle qu'elle se
manifeste ~~lignée~~ à elle-même, sans l'intervention des
hommes. De même, ~~quand elle est~~ le beau son de sa
voix, isolément reproduit, par le phonographe, ne nous
consolerait pas que notre mère fût morte, de même
une tempête mécaniquement imitée m'aurait laissé
indifférent. — ~~comme les fontaines lumineuses de l'Ex-~~
~~position. Je voulais, du moment que je ne l'avais pas~~
~~senti soutenue par une réalité, plus puissante et plus li-~~
~~bre que moi, que le rivage lui-même fût un rivage natu-~~
~~rel pour que la tempête fût absolument vraie, non une~~
~~digue récemment créée par une société. D'ailleurs la~~
~~nature par tous les sentiments qu'elle éveillait en moi,~~
~~me semblait ce qu'il y avait de plus opposé aux pro-~~
~~ductions des hommes que je voyais dans la vie de tous~~
~~les jours. Moins elle portait leur empreinte et plus elle~~
~~offrait d'espace à l'expansion de mon cœur. Or j'avais~~
~~retenu le nom de Briquebeque que nous avait cité Le-~~
~~grandin, comme d'une plage toute proche de « ces~~
~~côtes funèbres, fameuses par tant de naufrages qu'en-~~

*J'ai vu cette
muse, qui
intermittente
qui repars-
sait chez lui
dis qu'il
était plus
malheureux*

*ne l'aimais
Belbe*